

Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matth. 24 : 33.

6^{ME} ANNÉE, NO. 7.

BALE (SUISSE), JANVIER 1882.

67^{ME} NUMÉRO.

LES SIGNES DES TEMPS

JOURNAL MENSUEL

publié par la Société des Adventistes du Septième Jour.

COMITÉ de la Société. } J. N. Andrews,
J. Erzenberger,
Pierre Schild.

PRIX D'ABONNEMENT FR. 5
par an ou par volume de 12 numéros.

S'adresser : Mr J. N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, (Suisse).—L'année de ce journal commence au mois de juillet, mais on peut commencer l'abonnement à toute autre époque si on le désire.—Ceux qui veulent nous envoyer de l'argent pour notre journal ou pour des traités peuvent, s'il leur est difficile d'envoyer un mandat, nous envoyer des timbres-poste suisses ou français, surtout lorsqu'il ne s'agit que de petites sommes.

Articles Variés.

HISTOIRE INTÉRESSANTE

— DES —

OBSCURCISSEMENTS DU SOLEIL

PAR MR. D. T. TAYLOR.

PREMIER ARTICLE.

[Nous avons dans Mat. 24, Marc 13 et Luc 21, le récit d'un discours que notre Seigneur fit sur le mont des Oliviers. Ce discours est une histoire prophétique de la dispensation évangélique. Il présente la destruction de Jérusalem et indique le cours des événements à travers les temps de persécution jusqu'à la seconde venue de Christ. Il donne les signes spéciaux dans le soleil, la lune et les étoiles qui doivent marquer le temps où Christ sera sur le point d'apparaître, et il représente aussi que pendant toute la période de cette dispensation, il y aurait non-seulement des famines, des tremblements de terre et des pestes, mais aussi qu'il paraîtrait des choses épouvantables et de grands signes dans le ciel. Luc 21 : 11. Nous commençons dans ce numéro de notre journal, une série d'articles dans lesquels nous donnerons le récit des obscurcissements remarquables du soleil observés pendant les 1800 années passées. Nous espérons que ces articles seront examinés avec attention.—J. N. ANDREWS.]

LISTE D'OBSCURCISSEMENTS SOLAIRES, JOURS OBSCURS, COLORATIONS DU CIEL, VAPEURS NOIRES ET AUTRES PHÉNOMÈNES ATMOSPHÉRIQUES, CAUSANT UNE DISPARITION TOTALE OU PARTIELLE DE LA LUMIÈRE NATURELLE DU SOLEIL.

CETTE liste est préparée avec soin et exactitude, et l'auteur est redevable des faits présentés, principalement à l'ouvrage de Humboldt «Cosmos», à l'«Histoire de la Peste», par le Dr. Noah Webster, et à une brochure publiée par le Prof. F. Bradley, ainsi qu'aux divers journaux publiés de nos jours.

L'an 187 ap. J.-C., une «obscurité inusitée» est mentionnée comme ayant eu lieu à Rome et en Italie. Il n'est rien écrit de plus à cet égard. Une peste exerça ses ravages et une comète apparut. (Webster I, p. 76).

L'an 252. Pendant trois jours, on eut une obscurité inusitée et surnaturelle au sud de l'Europe. Il n'est donné aucun détail. Mais il y eut des convulsions de la terre, des tonnerres souterrains; des vapeurs commencèrent à sortir de la terre, et une longue et terrible ère de peste commença. (Webster I, p. 78). Gibbon écrit ceci: «Cette triste période historique a été signalée par des inondations, des tremblements de terre, des météores extraordinaires, une obscurité surnaturelle et une foule de prodiges fictifs ou exagérés.» (Hist., I. chap. 10, page 328).

L'an 296., il arriva une obscurité remarquable. C'était comme un épais brouillard de vapeur, et sous son couvert, les Samnites firent une attaque contre les lignes romaines. Rome était alors en guerre avec la Perse, et l'obscurité en question dut avoir lieu en Orient. (Littel's Living Age, déc. 25 1869, page 804).

L'an 358. La ville de Nicomédie, dans l'Asie-Mineure, «fut couverte pendant deux ou trois jours de ténèbres impénétrables par un amoncellement de vapeurs ou de nuages, au point que l'œil ne pouvait distinguer les objets les plus proches»; puis soudainement succédèrent des éclairs, un ouragan et un tremblement de terre qui ébranlèrent et réduisirent la plus grande partie de la ville en ruines. (Webster I, p. 84) Je cite seulement cet exemple ici, comme montrant la manière dont la lumière peut se retirer soudainement d'une ville. D'autres exemples semblables seront indiqués. De telles obscurités arrivent souvent pendant les tremblements de terre. Lorsque Herculaneum et Pompéi furent détruites, l'an 79, la quantité de cendres et de fumée que jetait le Vésuve était si grande que l'air en était rempli sur un grand espace, aux environs, et «le jour», dit Webster, «fut changé en nuit». Dans tous les cas semblables, l'obscurcissement des rayons du soleil était bien connu et pouvait être discerné. Pourtant nous sommes forcés de croire que l'obscurité de Nicomédie fut singulièrement phénoménale et de mauvais présage, car Humboldt écrit que «l'obscurité dura deux heures, le 22 août, avant le terrible tremblement de terre», et il cite Ammian Marcell, écrivain contemporain, comme disant de ce grand obscurcissement du soleil, qu'on ne pouvait discerner ni les objets contigus, ni les objets en juxtaposition.» (Cosmos de Humboldt IV, p. 74). Je pense que dans ce cas une vapeur noire sortit de la terre.

L'an 394. «Juste avant la mort de Théodosius, vers l'an 394 ou 395, d'affreux tremblements de terre, des orages, des pluies et une obscurité inusitée eurent lieu.» (Webster I, p. 86).

L'an 409. Lorsque Alarie parut devant

Rome, il y eut une si grande obscurité, qu'on vit les étoiles pendant le jour. (Humboldt IV, p. 75).

L'an 531. «Le soleil prit une couleur pâle, et luisit avec une faible lumière. Dans une traduction de Cedrenus, ce phénomène est ainsi décrit: Pendant toute l'année, le soleil projeta une sombre lumière, comme la lune, et paraissait comme éclipsé». M. le Dr. Webster dit encore: «L'apparence étrange du ciel dans cette période est un fait bien authentique, et dénote un singulier changement dans les propriétés et les pouvoirs réflecteurs de l'atmosphère, ou une altération essentielle à la surface du soleil, ce qui est improbable. Je ne suis pas sans soupçonner que l'Europe ait pu être couverte par une vapeur telle que celle de 1783. Gibbon a pris note de cette période de douze mois pendant laquelle la lumière du jour faiblit ou diminua, en ces termes: «Une pâleur remarquable du soleil eut lieu.» (Hist. IV, chap. 43, p. 291.)

L'an 536. Humboldt cite Grégorius Abu'l Faragius, comme écrivant que «dans la neuvième année du règne de Justinien I, le soleil fut éclipsé, ce qui dura toute une année et deux mois, de sorte que l'on vit très-peu de sa lumière. Les gens disaient que quelque chose s'était collé au soleil, ce dont il ne pourrait plus se débarrasser.» Humboldt supposait que ce phénomène était assez pareil à l'étrange brouillard de 1783. Mais le langage de l'ancien auteur, cité plus haut, n'implique-t-il pas qu'une grande tache était visible sur le disque du soleil, et que la cause d'obscurcissement des rayons du soleil n'était pas dans l'air, mais dans le corps du soleil? (Cosmos IV, p. 75)

L'an 562. «Il y eut un jour obscur cette année-là.» Ainsi écrit Webster, mais il ne dit pas où on le remarqua, et ne donne aucun détail. (Hist. I, p. 95). Mais nous devons supposer que cela arriva dans quelque partie de l'empire romain. Ce demi-siècle fut un temps de plaies et de phénomènes anormaux.

L'an 567. «Dans la seconde année du règne de Justinien II, il parut une flamme de feu dans les cieux, près du pôle nord, et elle demeura là une année entière. Des ténèbres se répandirent dans le monde depuis trois heures à la nuit, de sorte qu'on ne pouvait rien voir, et quelque chose comme de la poussière et des cendres tombaient du ciel». Je trouve cette citation tirée de Grégorius Abu'l Faragius par Humboldt qui dit: «Ce phénomène aurait-il pu durer toute une année comme une lumière septentrionale continue (orage magnétique) et être suivi de ténèbres, d'ondées et de poussière météorique?» (Vol 14, p. 75). Les paroles du vieil-historien indiquent une obscurité d'une grande intensité et d'une grande étendue.

L'an 626. «Suivant Abu'l Faragius, également», dit Humboldt, «la moitié du disque du soleil fut obscurci pendant huit mois. (Cosmos IV, p. 76.). L'évêque Newton dit

de cette singulière apparence du soleil : « Nous apprenons d'un éminent historien arabe, que dans la dix-septième année de Héraclius, la moitié du disque solaire fut éclipsée, et cela dura du premier Tisrin à Haziran (c'est-à-dire depuis octobre à juin) de sorte qu'une faible partie seulement de sa lumière apparut. » (Dissertations sur Apoc. 9 : 2). Je pense que cette « obscurité mystérieuse est vaguement décrite », comme le dit Humboldt, et ne peut avoir été causée que par une grande tache du soleil, si vaste qu'elle était visible aux yeux des hommes. Il faut remarquer que cette altération du soleil fut aperçue en Arabie, tandis qu'elle ne le fut pas, ou du moins n'a pas été racontée par aucun historien en Europe.

L'an 733. « Une année après que les Arabes eurent été refoulés au-delà des Pyrénées, après la bataille de Tours, le soleil fut tellement obscurci, le 19 août, que cela excita une terreur universelle ». Il n'y a pas d'autre récit de cette obscurité. Humboldt prend Schnurrer comme autorité, et cette scène terrifiante a dû être vue dans toute la France et plus au sud dans les contrées adjacentes. (Cosmos IV, p. 76).

Les années 745-6. Cedrenus cite une étrange obscurité qui dura cinq jours, du 10 au 15 août; mais le Dr. Webster, sur l'autorité de trois autres écrivains, dit qu'une remarquable et épaisse obscurité couvrit la terre d'août en octobre, pendant une période de presque deux mois. Elle arriva au milieu d'une apparition de comètes, de plaies, de tremblements de terre et de famines, et fut visible dans le sud de l'Europe. (Webster I, p. 107.)

L'an 775. Le prof. Bradley cite Glycas comme parlant de quelques phénomènes remarquables à Constantinople. L'un d'eux arriva au mois d'août, alors qu'une obscurité dura six jours, de sorte qu'on était obligé d'allumer des chandelles à midi. (Bradley p. 15). Le Dr. Webster dans son vol. II, p. 92, rappelle la même obscurité, et dit qu'elle dura six jours et fut accompagnée d'une affreuse peste, et il parle d'une semblable obscurité accompagnant la peste en Egypte, au temps de Pharaon.

L'an 798. « Une obscurité extraordinaire de dix-sept jours, en Angleterre ». (Webster, II, p. 109). Il ne dit rien de plus, et je découvre que ni Roger de Hoveden ni Bede ne mentionnent cette obscurité. L'histoire de cet âge est stérile, et aucune autre obscurité n'est mentionnée jusqu'à 934.

L'an 934. Humboldt dit qu'il trouva dans une histoire du Portugal, à la page 147, ce passage : « La terre fut sans lumière pendant deux mois, dans le Portugal, car le soleil avait perdu son éclat. Les cieus furent alors ouverts ou fissurés par des éclairs, lorsque soudainement le soleil parut dans son plein. » (Cosmos IV, p. 76.)

Les années 1032-33. Une éclipse de soleil eut lieu dans un moment où les anciens auteurs mentionnent un singulier phénomène—une couleur de safran dans l'air, ce qui donnait un aspect cadavéreux aux figures humaines. Le Dr. Webster l'attribue à une obscurité partielle, et à une atmosphère brumeuse. (Hist. I, p. 116). Il dit qu'en l'an 1091, 600 maisons furent renversées par le vent à Londres, « et que des essaims de sauterelles obscurcirent le soleil. » Le lecteur trouvera une pareille expression dans Apoc. 9 : 2, comme présentant une manière par laquelle le soleil peut être obscurci, la cause étant toute terrestre.

L'an 1091. « Le 21 septembre, le soleil fut obscurci pendant trois heures, et lorsque l'obscurcissement eut cessé, le disque du soleil garda une couleur particulière. » C'est

ce qu'écrivit Humboldt L. IV. p. 76; mais il ne nomme pas la contrée.

L'an 1099. « On mentionne un jour obscur pendant cette année », dit Webster I, p. 119.

L'an 1133. Le prof. Bradley cite la chronique de Knighton, (auteur anglais) qui dit que « le soleil changea de forme, et qu'une obscurité eut lieu, ce qui obligea d'allumer les chandelles pendant le jour ». (Page 13). Le Dr. Webster, parlant de l'Angleterre dit : « Plusieurs auteurs affirment que le soleil eut une singulière apparence, changeant de forme, de dimensions, et qu'il y avait dans l'air une intempérie remarquable ». Il cite aussi les paroles de Knighton, que j'ai déjà données de la brochure de Bradley. Il ajoute ensuite : « D'après ceci, il est probable que le soleil présenta une apparence telle que celle que nous avons remarquée le 19 mai 1780, et qui est habituelle dans les jours sombres ». (Hist. I, p. 122.)

L'an 1164. Une obscurité inusitée est mentionnée dans l'Hist. de Webster I, p. 123. Aucun détail.

L'an 1178. « Le 11 septembre fut un jour obscur, avec une apparence singulière du soleil et de la lune. » C'est la première fois que nos auteurs ont raconté quelque apparence singulière dans la lune. (Webster, I, p. 124.)

L'an 1206. Le dernier jour de février, il y eut, suivant Villalba, écrivain espagnol, une obscurité complète de six heures, changeant le jour en nuit, et cette étonnante diminution ou perte entière de la lumière du soleil fut suivie de pluies abondantes et de longue durée. (Cosmos IV, p. 76.)

L'an 1241. Je cite Humboldt qui dit : « Cinq mois après la bataille contre les Mongols, à Lienitz, le soleil fut obscurci (en quelques lieux) et l'obscurité fut telle qu'on put voir les étoiles au ciel à trois heures de l'après-midi, le jour de St.-Michel. » Je suppose que cette obscurité eut lieu en Autriche. (Cosmos IV, p. 76.)

Les années 1284-85. Ces deux années, écrit Webster, furent remarquables par une obscurité inusitée, jointe à d'autres phénomènes surnaturels. (Hist. I, p. 130.)

L'an 1391. On mentionne une rougeur extraordinaire du soleil, au mois de juillet, et pendant les six semaines qui suivirent, il y eut d'épaisses vapeurs et des nuages. Le Dr. Webster attribue cela à une irruption de l'Hécla, en Islande, l'année auparavant, semblable à celle que vit avec étonnement et terreur l'Europe, en 1783. (Hist. I, p. 146.) Il n'est mentionné aucun autre jour obscur avant l'an 1511.

LE PARALYTIQUE.

PAR MME. E. G. WHITE.

JÉSUS fut de nouveau amené par sa mission à Capernaüm. Lorsque la nouvelle se répandit que Jésus était l'hôte de Pierre, hommes, femmes et enfants accoururent de toutes les directions, pour entendre l'étonnant Docteur. Il y avait dans le voisinage un homme qui était réduit à une entière incapacité, par l'incurable maladie appelée paralysie. Il avait abandonné tout espoir de guérison. Mais ses amis et ses parents avaient entendu l'instruction pleine de grâce de Jésus; ils avaient vu ses étonnants miracles; ils voyaient qu'il ne repoussait personne, que même les impurs lépreux trouvaient accès auprès de lui, et étaient guéris, et ils commencèrent à espérer que le paralytique pourrait être guéri, s'il pouvait être porté en présence de Jésus.

Ils essayèrent d'encourager le patient, lui parlant du pouvoir miraculeux de Jésus, pour guérir toute maladie; des paroles de miséricorde qu'il avait dites à ceux qui étaient désespérés, et de ceux qui étaient délivrés de la puissance de Satan par une parole de sa sublime autorité. Comme le paralytique écoutait ces bonnes nouvelles, l'espérance de pouvoir être guéri de cette terrible infirmité se ranima dans son cœur. Il lui tardait de voir Jésus, et d'être placé entre ses mains. Mais lorsqu'il réfléchit que la dissipation avait été la cause principale de son affliction, son espoir s'évanouit, car il craignait de ne pas être toléré en la présence du saint Médecin. Il avait aimé les plaisirs du péché: sa vie avait été une transgression de la loi de Dieu, et son affliction corporelle était la punition de ses péchés.

Il avait depuis longtemps placé son cas entre les mains des Pharisiens et des docteurs, réclamant leur intérêt et leur sympathie, espérant qu'ils feraient quelque chose pour soulager son esprit tourmenté et ses souffrances physiques. Mais ils l'avaient regardé froidement et l'avaient déclaré incurable. Ils avaient ajouté à son malheur en lui disant qu'il ne souffrait que la juste rétribution de Dieu pour ses forfaits. Les Pharisiens avaient l'habitude de se tenir éloignés des malades et des nécessiteux. Ils prétendaient que la maladie et la gêne étaient toujours une preuve de la colère de Dieu, contre le transgresseur. Pourtant, fréquemment, ces mêmes hommes qui se glorifiaient d'être saints et de jouir de la faveur de Dieu, étaient plus corrompus de cœur et dans leur vie, que les pauvres malades qu'ils condamnaient.

Le paralytique était tombé dans le désespoir, ne voyant de secours d'aucun côté, jusqu'à ce que la nouvelle des miracles de miséricorde, accomplis par Jésus eût de nouveau fait naître l'espérance dans son cœur. Pourtant il craignait qu'il ne lui fût permis de paraître en présence de Jésus; il sentait que si Jésus voulait seulement le voir, et soulager son cœur, en pardonnant ses péchés, il se contenterait de vivre ou de mourir, suivant sa juste volonté. Ses amis lui assurèrent que Jésus en avait guéri d'autres qui étaient à tous égards aussi coupables et malades que lui, et cela l'encouragea à croire que sa propre demande serait exaucée.

Il sentait qu'il n'y avait pas de temps à perdre; déjà son corps ruiné commençait à dépérir. Si quelque chose pouvait être fait pour arrêter sa mort, cela devait se faire tout de suite. Le cri désespéré du pauvre mourant était: Oh, si je pouvais paraître en sa présence! Ses amis désiraient lui aider à accomplir son souhait, et on fit plusieurs projets pour atteindre ce résultat, mais aucun ne paraissait praticable. Le malade, quoique tourmenté par ses douleurs physiques, avait conservé toute la force de son intelligence; il proposa alors à ses amis qu'ils le prissent dans son lit, et le portassent à Jésus. C'est ce qu'ils entreprirent de faire joyeusement.

Comme ils approchaient de la foule pressée, qui s'était assemblée dedans et autour de la maison où Jésus enseignait, il leur sembla impossible d'accomplir leur dessein. Pourtant ils avancèrent avec leur fardeau jusqu'à ce que le passage fût complètement fermé, et ils furent obligés de s'arrêter avant d'arriver à la portée de la voix du Sauveur. Jésus était dans l'intérieur de la maison, et comme d'habitude, ses disciples étaient assis près de lui; car il était de la plus grande importance qu'ils entendissent ses paroles et comprissent les vérités qu'ils devaient pro-

clamer par leurs paroles et leurs écrits dans tous les pays et à travers tous les âges.

Les Pharisiens hautains, les docteurs et les scribes étaient aussi présents avec de méchants desseins dans leurs cœurs, et avec le désir de troubler et de confondre le céleste Docteur, afin de pouvoir l'accuser d'être un imposteur, et le condamner à mort. Jaloux de son pouvoir et de sa sagesse, ils cachèrent leur haine ardente, afin de surveiller de près ses paroles, et pour le questionner sur des sujets variés, avec l'espoir de le surprendre dans quelques contradictions ou dans quelques hérésies défendues, qui leur auraient donné l'occasion de l'accuser. Ils étaient présents lorsque Jésus guérit la main sèche un jour de Sabbat, et ces hommes qui prétendaient jouir de la faveur spéciale de Dieu, furent remplis de fureur, parce qu'il présomait faire cette bonne œuvre le jour du Seigneur.

Derrière ces grands personnages, une foule de gens se pressaient, attirés là par divers motifs. Quelques-uns éprouvaient un irrésistible désir d'entendre les paroles de Jésus, qui pourtant saisissaient imparfaitement leur signification. Ils étaient avides de saisir chaque syllabe des paroles sacrées et, dans bien des cas, des semences de vie se logèrent dans leurs cœurs, pour croître peu après et porter des fruits bénis. D'autres étaient venus que par curiosité, ou par amour de l'excitation—le désir de voir et d'entendre quelque nouvelle chose. Tous les rangs de la société y étaient représentés, et plusieurs nationalités différentes.

Ceux qui portaient le paralytique cherchaient à se frayer un chemin à travers cette foule serrée, mais leurs efforts étaient inutiles. Ils avançaient la nécessité de leur cas pour engager les gens à reculer, mais c'était sans profit. Les souffrances de l'invalidité étaient augmentées par l'anxiété, et ses amis craignaient qu'il mourût dans cette scène de confusion. Le pauvre malade regardait autour de lui avec une angoisse inexprimable. Doit-il abandonner tout espoir, lorsqu'il est si près du secours qu'il avait désiré si longtemps? Il sentait qu'il ne pouvait supporter une si amère déception. Il suggéra à ses amis l'idée de le porter au haut de la maison, et de le faire descendre par le toit en présence de Jésus.

Voyant que c'était sa seule chance de salut, et craignant qu'il ne pût vivre jusqu'à ce qu'ils l'eussent porté à la maison, ses amis suivirent son conseil. Le toit est ouvert, et le malade est descendu aux pieds mêmes de Jésus. Le discours est interrompu; le Sauveur regarde son visage souffrant et voit les yeux suppliants du malade, fixés sur lui, dans une silencieuse prière. Il comprend le malade, car c'était Jésus qui avait attiré à lui l'esprit perplexe et incrédule. Il était venu au monde pour donner espérance au coupable et au malheureux. Jean l'avait montré comme «l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde.» Le divin esprit de Jésus émouvait le cœur de ce pauvre pécheur, et pendant qu'il était encore chez lui, avait apporté la conviction à sa conscience. Jésus avait veillé sur la première lueur de foi qui s'était augmentée jusqu'à ce que le malade crut que Jésus était son seul secours, et le Sauveur avait vu se fortifier cette foi par chaque effort que faisait le paralytique pour arriver en sa présence.

Le malade avait du bien, mais il ne pouvait pas décharger son âme de sa culpabilité, ni se guérir de sa maladie. Mais la puissance divine l'attirait vers l'Ami des pécheurs, qui seul pouvait le secourir. Jésus reconnaît la foi que montrent les efforts du

malade, dans des difficultés si perplexes pour arriver en présence de son Seigneur; et Jésus élevant la voix d'un ton plein de mélodie, lui dit: «Prends courage, mon fils, tes péchés te sont pardonnés.» Le poids de ténèbres et de désespoir qui pesait sur le cœur du malade disparut à l'instant; la paix que procurent l'amour parfait et le pardon remplissait son cœur, et brillait sur son visage. Ses peines physiques ont disparu, et tout son être est transformé aux yeux de la multitude étonnée. Le malheureux perclus est guéri, le pécheur coupable est pardonné! Il a reçu maintenant la preuve de ce qu'il a tant désiré. Pourtant ce n'était point là, mais chez lui, lorsqu'il s'était repenti de ses péchés et qu'il avait cru au pouvoir que Jésus avait de le guérir, que la miséricorde vivifiante du Sauveur avait d'abord soulagé les soupirs de son cœur.

La foi simple du paralytique accepta les paroles du Maître, comme le don d'une nouvelle vie. Il ne demande rien de plus, il ne fait point de démonstration bruyante, mais il demeure dans un joyeux silence, trop heureux pour pouvoir articuler une parole. La lumière du ciel rendait son visage radieux, et le peuple regardait cette scène avec admiration. Christ se tenait là avec une majesté calme qui l'élevait au-dessus des dignitaires de la synagogue et des docteurs de la loi. Les Pharisiens, les scribes et les docteurs avaient attendu avec anxiété pour voir ce que Jésus ferait dans cette circonstance. Ils se rappelaient que le patient leur avait demandé du secours et qu'ils s'étaient retranchés dans la sainteté de leur office, et lui avaient refusé tout encouragement. Ils avaient même montré de l'ennui d'être troublés pour une chose désagréable. Ils avaient regardé avec horreur sur sa taille rapetissée, et s'étaient écriés: «Nous ne pouvons relever quelqu'un d'entre les morts; la dissolution a déjà commencé.»

Non contents d'avoir ainsi mis cet homme à l'agonie, ils avaient déclaré qu'il souffrait la colère de Dieu, à cause de ses péchés. Toutes ces choses revinrent vivement à leur esprit, lorsqu'ils virent le malade devant eux. Ils s'aperçurent aussi que le peuple, dont la plupart connaissait ces faits, observait cette scène avec intérêt et respect.

Ils éprouvèrent une terrible crainte que leur propre influence fût perdue, non-seulement sur la multitude présente, mais aussi sur tous ceux qui entendraient parler de cet événement merveilleux. Ces hommes fiers n'échangèrent aucune parole entre eux, mais se regardant les uns les autres, ils lurent la même pensée sur la figure de chacun d'eux: Il faut faire quelque chose pour arrêter le flot du sentiment populaire. Jésus avait déclaré que les péchés du paralytique étaient pardonnés. Les Pharisiens se saisissent de ces paroles comme d'une prétention à la puissance infinie, un blasphème contre Dieu, et ils pensèrent pouvoir présenter cela devant le peuple comme un crime digne de mort. Ils n'exprimèrent pas leurs pensées, mais ces adorateurs des formes et des symboles disaient en leur cœur: C'est un blasphémateur! Qui peut pardonner les péchés, sinon Dieu seul? Ils se servaient des paroles de pardon du Sauveur comme d'un moyen de l'accuser. Mais Jésus lut leurs pensées, et leur jetant un regard réprobateur qui les fit reculer lâchement, leur parla ainsi: «Pourquoi avez-vous de mauvaises pensées dans vos cœurs? Car lequel est le plus aisé de dire: Tes péchés te sont pardonnés; ou de dire: Lève-toi et marche? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a l'autorité sur la terre de pardonner les péchés: Lève-toi, dit-il alors au paralytique,

charge-toi de ton lit, et t'en va dans ta maison »

Alors celui qui avait été apporté à Jésus sur un lit, et dont les membres étaient sans force, se leva sur ses pieds avec l'élasticité et la force de la jeunesse. Un sang vivifiant parcourut ses veines, répandant dans tout son corps une force inconnue. La chaleur et l'activité de la santé succédèrent à la pâleur de la mort. «Et aussitôt il se leva, et s'étant chargé de son lit, il sortit, en la présence de tout le monde, de sorte qu'ils furent tous dans l'étonnement, et qu'ils glorifièrent Dieu, disant: Nous ne vîmes jamais rien de pareil.» Oh! merveilleux amour de Christ, s'abaissant à guérir le coupable et l'affligé! La Divinité qui s'afflige sur l'humanité souffrante et qui en adoucit les maux! Oh! merveilleuse puissance déployée ainsi en faveur des enfants des hommes! Qui peut douter du message du salut? Qui peut mépriser la miséricorde d'un Sauveur aussi compatissant?

L'effet de cet étonnant miracle fut sur le peuple comme si le ciel se fût ouvert et eût révélé les gloires d'un monde meilleur. Comme l'homme qui avait été guéri de paralysie passait à travers la foule, bénissant Dieu à chaque pas, et portant son fardeau comme s'il eût la pesanteur d'une plume, le peuple reculait pour lui faire place, le regardait avec des visages frappés d'étonnement et ils chuchotaient doucement entre eux, disant: «Nous ne vîmes jamais rien de pareil.» Les Pharisiens étaient muets de surprise et accablés par leur défaite. Ils virent que leurs préjugés et leur jalousie ne pourraient pas tirer occasion d'enflammer la multitude. L'œuvre merveilleuse accomplie en l'homme qu'ils avaient, dans leur arrogance, voué à la mort et à la colère de Dieu, avait fait une telle impression sur l'esprit du peuple, que ces principaux des Juifs avaient, pour le moment, perdu leur influence. Ils virent que Christ possédait une puissance qu'il déclarait être sa propre prérogative, ce que les Pharisiens pensaient n'appartenir qu'à Dieu.

L'aimable dignité de ses manières unie à ses œuvres miraculeuses, contrastait tellement avec leur orgueil et leur propre justice, qu'ils étaient déconcertés et confus, reconnaissant mais sans la confesser, la présence d'un Être supérieur.

Si les scribes et les Pharisiens avaient été droits devant Dieu, ils auraient cédé à la preuve concluante qu'ils avaient vue, que Jésus était le Messie promis à Israël. Mais ils avaient résolu de ne point se laisser persuader de ce fait. Ils s'opposaient fièrement et résolument à ce Docteur doux et humble qui sortait de l'atelier de Nazareth, et qui, pourtant, menaçait de ruiner, par ses œuvres merveilleuses, leur dignité et leur position. Ainsi, ils ne délaissèrent pas au moindre degré leur haine et leur malice, mais s'en allèrent inventer de nouveaux plans pour condamner et réduire au silence le Fils de Dieu.

Ces hommes avaient reçu des preuves répétées que Jésus était le Sauveur promis, mais aucune n'avait été aussi convaincante que ce miracle de miséricorde. Quelque forte qu'avait été l'évidence présentée à leurs esprits, que Jésus avait puissance sur la terre de pardonner les péchés, aussi bien que de guérir les malades, ils s'armèrent pourtant de haine et d'incrédulité, jusqu'à ce que Dieu les abandonnât dans les chaînes de ténèbres qu'ils avaient eux-mêmes forgées. Il ne restait aucune puissance qui pût atteindre des cœurs aussi endurcis par la malice et le scepticisme.

Il en est beaucoup de nos jours qui agissent comme les Juifs incrédules. Dieu leur

a donné une lumière qu'ils refusent d'accepter. Son Esprit les a censurés, mais ils ont fait de sa repréhension une pierre d'achoppement sur leur chemin, sur laquelle ils trébuchent et tombent. Ils ont rejeté ses offres miséricordieuses, ils ont dédaigné de croire à sa vérité, jusqu'à ce qu'ils fussent abandonnés dans leur course fatale.

Il y eut de grandes réjouissances dans la maison du paralytique guéri, lorsqu'il arriva au milieu de sa famille, portant aisément la couche sur laquelle il avait été lentement enlevé de leur présence, peu de temps auparavant. Ils se réunirent autour de lui avec des larmes de joie, osant à peine en croire leurs yeux. Il était là, devant eux, dans la pleine vigueur de la santé. Ces bras qu'ils avaient vus, privés de vie, étaient prompts à exécuter sa volonté; sa chair qui s'était contractée et décolorée, était alors fraîche et pleine de santé; il marchait d'un pas ferme et libre; l'espérance se lisait sur tous ses traits; toute tristesse avait disparu, et une expression de paix et de pureté avait remplacé les marques du péché et de la souffrance. De joyeuses actions de grâce s'élevèrent à Dieu de cette maison, et Dieu fut glorifié par son Fils qui avait rendu l'espérance au désespéré, et la force à celui qui était abattu. Cet homme et sa famille furent prêts à donner leurs vies pour Jésus. Aucun doute ne pouvait obscurcir leur foi, aucune incrédulité ne pouvait corrompre leur parfaite fidélité envers Christ, qui avait apporté la lumière dans leur maison assombrie.

NOTRE INFLUENCE.

«QUEL homme de talent que le pasteur B., disais-je un jour à un ami. Ses sermons sont si bons que je crains d'en manquer un. Je sens toujours que je suis richement nourri du pain de l'Évangile, lorsque je l'entends, et je m'en vais toujours avec la résolution de devenir meilleur.»

«Je sais qu'il fait d'excellents sermons, répliqua mon ami, mais je regrette de dire qu'ils ne m'affectent pas comme vous. Je crains d'avoir un mauvais sentiment, mais je ne puis autrement, et en voici la raison: Un de mes amis, sur la parole duquel on peut compter, entendit un jour M. B. faire une remarque bien peu charitable, une remarque très-inconvenante chez tout chrétien, et d'autant plus chez un ministre. Il y a bien des années de cela, mais j'y pense toujours, où que ce soit que je l'entende prêcher.»

Cette remarque de mon ami me fit penser plus sérieusement que jamais, sur le sujet de l'influence. Quelle chose incompréhensible que l'influence inconsciente! C'est si vague, elle échappe si bien à tous nos efforts pour la toucher et la diriger. Vous pouvez savoir quelque chose de l'influence donnée à bon escient. Lorsque vous essayez d'influencer une personne, vous savez ce que vous faites, et vous savez presque toujours si vous avez réussi ou pas.

Et il y a une différence aussi grande dans leur importance relative que celle qui existe entre un géant et un nain. Je puis compter sur mes doigts toutes les personnes que je sais avoir été sous mon influence; et je crains que le nombre de personnes sur lesquelles j'ai cherché à exercer une influence soit très-petit; mais lorsque je pense aux centaines de personnes avec lesquelles j'ai été directement ou indirectement en rapport, et qu'elles ont été sous l'influence bonne ou mauvaise de mes paroles ou de mes actes,

je tremble à cause des résultats dont je suis responsable.

Combien inutile ne serait-ce pas d'essayer de nettoyer le dehors de la coupe, lorsque le dedans est plein d'impureté; tôt ou tard, cela sera certainement découvert. Combien n'est-il pas nécessaire de conserver nos cœurs nets, et nos pensées pures, de sorte que nous ne soyons pas en danger d'être surpris à commettre des actions qui feraient paraître la méchanceté que nous avons essayé de garder cachée, et détruiraient le bien que nous pouvions accomplir.—*Extrait.*

UNE CONVERSATION CONCERNANT

—LA—

DESTINÉE DE L'HOMME.

TREIZIÈME SOIRÉE.

LA MAISON TERRESTRE ET LA MAISON CÉLESTE.

MINISTRE.—Nous avons à étudier ce soir 2 Cor. 5:1-10. La question est de savoir si ce passage enseigne que St.-Paul s'attendait à entrer au ciel, en présence de Christ, au moment de sa mort, ou s'il enseigne qu'il s'attendait à être ressuscité des morts et à être jugé, avant qu'il lui fût permis de demeurer avec Christ dans la Jérusalem céleste.

VISITEUR.—Je pense que ce passage enseigne clairement que St.-Paul regardait la mort comme la consommation de son espérance, car suivant le verset 8, il aimait mieux quitter ce corps pour être avec le Seigneur, et au verset 1, il dit que, si sa demeure terrestre était détruite, il avait dans le ciel une maison qui n'avait point été faite par la main des hommes.

MIN.—Mais vous verrez, lorsque nous aurons soigneusement examiné ces dix versets, que ce n'était pas la mort, mais la résurrection que St.-Paul désirait si ardemment, et qu'il s'attendait à paraître devant le tribunal de Christ, avant de recevoir la récompense de ses travaux. Mais que veut dire l'apôtre par les deux maisons dont il parle ici?

VIS.—Par la demeure terrestre, il entend le corps mortel, et par la demeure céleste, il entend le corps immortel.

MIN.—La demeure terrestre doit signifier ou le corps mortel ou notre vie mortelle; et la demeure céleste doit signifier ou le corps immortel ou l'immortalité elle-même. Les paroles du verset 1 semblent favoriser la croyance que la seconde demeure est l'immortalité, plutôt que le corps immortel parce qu'il parle de cette demeure comme venant du ciel, et le verset 4 semble confirmer la croyance que la demeure céleste, dont les saints doivent être revêtus, est la vie immortelle qui doit absorber ce qui est mortel. Mais cela ne fait point une grande différence, que nous disions que les deux maisons sont la mortalité et l'immortalité, ou le corps mortel et le corps immortel. La dissolution de notre demeure terrestre doit signifier la mort.

VIS.—Mais que veut dire l'apôtre par les termes vêtus, dépouillés ou nus et revêtus?

MIN.—On voit évidemment par les versets 2-4, que pendant que nous sommes dans cette demeure terrestre, nous sommes dans la condition qu'il représente par le mot vêtus; car il dit que nous gémissons sous le poids de cette maison, désirant, non d'être dépouillés, mais revêtus. Il est aussi évident que par le mot dépouillé ou nu, il veut dire la condition ou l'état de la mort; et par le terme revêtu, il veut dire la condition de ceux qui revêtiront l'immortalité.

VIS.—Mais je ne puis pas comprendre la propriété d'appliquer le terme dépouillé ou nu à ceux qui sont morts, car je comprends, d'après le verset 1, que la demeure céleste succède à la demeure terrestre sans aucun délai.

MIN.—St.-Paul ne dit pas que les saints doivent être revêtus de la demeure céleste aussitôt que la demeure terrestre est détruite. Il dit qu'ils ont une telle demeure, et ces paroles seraient encore vraies, même si une période de temps s'écoulait avant qu'ils fussent revêtus de cette demeure. Mais l'apôtre montre au verset 4 que nous sommes revêtus de notre demeure céleste, non point à la mort, mais à la résurrection; car il dit que lorsque nous sommes revêtus, ce qu'il y a de mortel est absorbé par la vie. Lorsque le chrétien descend dans la tombe, ce qu'il y a de mortel est absorbé par la mort, mais lorsqu'il ressuscite des morts, au son de la dernière trompette, ce qu'il y a de mortel revêt l'immortalité et ce corruptible revêt l'incorruptibilité. 1 Cor. 15:51-54.

VIS.—Vous enseignez que la seconde demeure est créée lorsque le chrétien ressuscite des morts, mais on m'a toujours enseigné que la seconde demeure est le corps spirituel dans lequel l'âme du chrétien entre au moment de la mort, et qu'il n'y a point de délai entre la dissolution de la première maison et l'entrée du chrétien dans la seconde maison. Je sais qu'au verset 4, l'apôtre représente que ce changement a lieu lorsque ce qui est mortel est absorbé par la vie, mais pourquoi cela ne s'accomplirait-il pas à la mort, si l'âme quitte alors la demeure terrestre et entre dans celle qui est éternelle?

MIN.—Lorsque le corps mortel est détruit par la mort, c'est exactement l'opposé de ce qu'il est dit que ce qu'il y a de mortel est absorbé par la vie. Mais ceci n'est point la seule difficulté que l'on rencontre. St.-Paul parle de deux maisons; mais d'après votre manière de voir, il doit y en avoir trois: 1° La demeure terrestre qui est détruite par la mort. 2° La demeure spirituelle dans laquelle, selon votre assertion, l'âme habite entre le moment de la mort et celui de la résurrection. 3° Le corps immortel, à la résurrection des justes, car la première demeure qui est détruite par la mort doit être, suivant 1 Cor. 15:42-44, ressuscité en gloire immortelle. Si donc il y a une maison dans le ciel, dans laquelle l'âme entre à la mort, cette maison doit être abandonnée par l'âme, lorsque la première demeure est ressuscitée des morts, à moins que l'âme fût capable de vivre dans deux demeures en même temps. Mais comme ceci est tout à fait impossible, s'il y a un édifice dans lequel le chrétien entre à la mort, cet édifice doit être abandonné à la résurrection, comme la première maison fut abandonnée à la mort. Mais ceci n'est pas la seule difficulté qui vienne à l'encontre de votre théorie. St.-Paul parle d'un état qu'il représente par le mot dépouillé ou nu. C'est l'état dans lequel sont les morts maintenant. Ils sont dépouillés par la mort et n'ont pas encore revêtu l'immortalité. St.-Paul ne désirait pas être dans cet état. Pourtant un tel état existe, quoique vous le niez en disant que le chrétien entre dans la seconde maison aussitôt que la première est détruite.

VIS.—Je suis convaincu que ce qui est mortel est absorbé par la vie, non point à la mort, mais à la résurrection, et j'en conclus donc que lorsque St.-Paul dit que si notre demeure terrestre est détruite, nous avons dans le ciel un édifice qui vient de Dieu, il entend que nous avons ceci dans la promesse de Dieu, mais que nous devons attendre

l'accomplissement de cette promesse jusqu'à la résurrection des justes. Le chrétien ne quittera certainement jamais la seconde demeure, lorsqu'il y sera entré; pourtant, tel doit être le cas s'il entre dans la seconde maison à la mort; car à la résurrection des justes, la première maison doit être recrée en gloire immortelle.

Je suis donc d'accord que le verset 4 nous donne la clef de tout ce sujet, et que la seconde demeure n'existe pas avant le son de la dernière trompette.

MIN.—Mais on suppose, comme vous le savez, que St.-Paul écrivit ces versets dans le but d'enseigner que le chrétien reçoit sa récompense à la mort, et que lui-même se réjouissait spécialement dans cette attente. Mais nous avons vu que ce n'est point la mort, mais la résurrection sur laquelle St.-Paul fonde son espérance. Il est très-digne de remarquer que St.-Paul dit aux versets 3 et 4 qu'il ne désire pas être dépouillé ou nu; mais qu'il désirait être revêtu, afin que ce qu'il y a de mortel soit absorbé par la vie. Etre dépouillé c'est être privé de la vie mortelle. Etre revêtu, consiste en ceci, c'est que ce qu'il y a de mortel est absorbé par la vie immortelle. Il dit donc clairement qu'il ne désirait pas la mort, mais la résurrection.

VIS.—Je n'ai jamais prêté une attention très-sérieuse à ce que l'apôtre dit ici. Il est certain que la mort n'était pas l'objet de ses désirs, mais qu'il regardait la résurrection comme l'accomplissement de son espérance. Mais voulez-vous expliquer le verset 5 qui dit: «Et celui qui nous a formé pour cela, c'est Dieu, qui nous a aussi donné pour arrhes son esprit?»

MIN.—La raison pour laquelle Dieu nous a formés doit être l'une des deux choses mentionnées au verset précédent. Ou bien c'est afin que nous soyons dépouillés, ce qui représente la mort, ou que nous soyons revêtus, ce qui signifie changés en immortalité. Mais le verset 4 déclare que le premier de ces changements n'est pas à désirer, et que c'est le second, c.-à-d. d'être revêtu de l'immortalité, qui était l'objet des désirs de l'apôtre. Quand donc le verset 5 déclare que Dieu nous a formés pour «cela», nous savons que la chose pour laquelle il nous a formés n'est point la mort, mais pour être rendus immortels. Et ceci est confirmé par le fait exprimé à la fin du verset 5, que l'Esprit de Dieu nous est donné comme un gage qu'il accomplira la chose pour laquelle il nous a créés.

Dieu n'a point formé l'homme pour la mort; car la mort est entrée dans le monde en conséquence du péché. Rom. 5:12. Mais Dieu a fait l'homme pour l'immortalité, et l'Esprit de Dieu est donné au chrétien, non point comme un gage de la mort, mais comme un gage que son corps sera rendu immortel. Ainsi, Rom. 8:11, 23 nous enseigne que l'Esprit de Dieu est le gage qui nous est donné par Dieu pour la rédemption de nos corps mortels. Nous savons donc que ce n'est point la mort, mais le changement de l'état mortel en immortalité que l'apôtre nous présente pour notre encouragement dans les cinq premiers versets de 2 Cor. 5.

VIS.—Mais le verset 6 ne contredit-il pas tout ceci, et ne nous enseigne-t-il pas que nous devons mourir afin de paraître en la présence du Seigneur? Ce verset dit ainsi: «Nous sommes donc toujours pleins de confiance, et nous savons que pendant que nous habitons dans ce corps, nous sommes éloignés du Seigneur.»

MIN.—Le verset 6 ne peut contredire ce que St.-Paul a enseigné dans les cinq précédents. Car, premièrement, l'apôtre écri-

vait sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu et ne pouvait par conséquent se contredire. Secondement, le verset 6 est la conclusion de ce qu'il a dit dans les cinq versets précédents. Nous savons cela par le fait qu'il commence ce verset en disant: Nous sommes donc toujours pleins de confiance. Pourquoi sommes-nous toujours pleins de confiance? C'est pour la raison donnée dans le verset précédent: à savoir que Dieu nous a donné son St.-Esprit, comme un gage qu'il accomplira sa promesse. Mais sa promesse ne se rapporte pas à ce que nous soyons dépouillés, mais à ce que nous soyons revêtus. Ce n'est donc point concernant la mort, mais le changement en immortalité que Dieu nous a donné ses arrhes. Lorsqu'il dit: «Nous sommes donc toujours pleins de confiance», notre confiance doit se rapporter au don de l'immortalité qui sera accordé à la venue de Christ.

VIS.—Mais il dit: «Nous savons que pendant que nous habitons dans ce corps, nous sommes éloignés du Seigneur». Ceci ne nous enseigne-t-il pas clairement qu'il est nécessaire de mourir afin d'aller en la présence du Seigneur?

MIN.—St.-Paul ne peut vouloir dire que les hommes ne peuvent point paraître en présence du Seigneur avec leurs corps, car Hénoc et Elie ont paru chacun en sa présence de cette manière. Gen. 5:24; 2 Rois 2:11; Hébr. 11:5. Et tous les saints qui seront en vie à la venue de Christ seront enlevés avec leurs propres corps en la présence du Seigneur. 1 Thess. 4:17. Mais il veut dire que pendant que nous habitons dans ce corps, mortel, nous sommes absents du Seigneur; parce que la chair et le sang, ou le corps dans son état mortel, ne peut hériter le royaume de Dieu. 1 Cor. 15:50. Et cette interprétation du verset 6 le fait parfaitement accorder avec les versets qui le précédent. Pendant que nous demeurons dans ce corps mortel, nous sommes absents du Seigneur, parce que nous marchons par la foi, et non par la vue. Nous ne pouvons être en présence du Seigneur avant que ce qui est mortel ait été absorbé par la vie.

VIS.—Mais au verset 8, l'apôtre dit qu'il aimait mieux quitter ce corps pour être avec le Seigneur, et j'ai toujours compris que cela signifiait que la mort était l'événement qu'il attendait comme l'accomplissement de son espérance, et que c'était l'événement même qu'il souhaitait par-dessus tout.

MIN.—Mais il n'est pas possible que cette interprétation soit correcte. Il répète dans ce verset l'expression de la confiance qu'il avait déjà énoncée au verset 6, confiance qui est fondée sur le gage que Dieu a donné dans le don de son Esprit. Or ce gage se rapporte non à la mort, mais au changement qui a lieu lorsque les saints sont revêtus de l'immortalité. Il est impossible que St.-Paul dise au verset 4 qu'il ne désirait pas mourir, mais qu'il désirait que son corps mortel fût rendu immortel, et qu'il dise ensuite, au verset 8 que la mort est le principal objet de son espérance. Il a exprimé deux fois ce qu'il désirait au-dessus de toute chose: une fois au verset 4 et une fois au verset 8. Nous savons que dans le premier cas, son désir n'était pas d'être dépouillé, mais d'être revêtu, et nous sommes donc certains que lorsqu'il exprime son principal désir au verset 8, c'est le même désir qu'il a exprimé au verset 4. Il désirait être absent du corps mortel en revêtant le corps immortel. Il désirait déloger et passer d'une demeure dans l'autre et il comprenait que cela aurait lieu au son de la dernière trompette, lorsque ce qu'il y a de mortel serait absorbé par la vie immortelle.

VIS.—Je ne puis nier que vous ayez interprété le verset 8 d'une manière juste et raisonnable. Il est impossible que son désir le plus cher, suivant le verset 8, se rapporte à la mort, lorsqu'il a clairement dit au verset 4 qu'il ne désirait pas la dissolution de son corps, mais qu'il désirait d'être rendu immortel.

MIN.—Il est remarquable que le verset 10 lie directement le Jugement lui-même avec ce que l'apôtre dit d'être absent du corps et d'être en présence du Seigneur. Il dit: «Car nous devons tous comparaître devant le tribunal de Christ». Il est impossible que St.-Paul dise aux versets 8 et 9 qu'il s'attendait à recevoir sa récompense à la mort et donne comme preuve ce qu'il dit au verset 10, qu'il doit comparaître devant le tribunal de Christ, pour recevoir suivant ce qu'il aurait fait étant dans son corps. La question du salut de St.-Paul ne peut être décidée au Jugement, si elle fut réglée au moment de sa mort.

VIS.—Mais pourquoi St.-Paul parlait-il de dépouiller une demeure et d'en revêtir une autre, lorsqu'en réalité, les deux demeures ne sont que deux états différents de l'existence de l'homme, l'état de mortalité et celui d'immortalité?

MIN.—St.-Paul parle précisément de cette manière à l'égard de la conversion. Il dit dans Eph. 4:22-24; Col. 3:9, 10, qu'à la conversion nous dépouillons le vieil homme et que nous revêtons le nouvel homme. Mais ce sont seulement deux différents états ou conditions de notre nature spirituelle. Le vieil homme représente notre nature déchue. Le nouvel homme nous représente comme changés par la grâce de Dieu. De la même manière, la première maison nous représente dans l'état mortel, où nous sommes nécessairement absents du Seigneur. La deuxième maison nous représente lorsque ce qui est mortel aura été absorbé par la vie; lorsque nous serons absents de ce corps mortel, et que nous paraîtrons comme Hénoc et Elie, en présence de Christ, revêtus d'immortalité.

Nous considérerons dans notre prochaine entrevue le témoignage général de la Bible concernant l'état des hommes dans la mort.

SONGE D'UN PASTEUR.

Je m'étais assis dans mon fauteuil, fatigué de mon travail; mon œuvre avait été grande et de longue durée. Beaucoup recherchaient le salut de leur âme, et plusieurs avaient trouvé ce qu'ils cherchaient. L'église avait un aspect d'accroissement, et la prospérité et la joie, l'espérance et le courage étaient les sentiments dont chacun était animé. Quant à moi, j'étais joyeux dans mon œuvre; l'union régnait parmi mes frères; mes sermons et mes exhortations agissaient évidemment sur mes auditeurs; mon église était bien fréquentée; tous les membres de la communauté s'excitaient les uns les autres à la piété, et comme l'œuvre se poursuivait, j'avais dû travailler excessivement pour son avancement.

Fatigué par mon travail, je tombai bientôt dans un état de demi-somnolence, quoique gardant, me semblait-il, une parfaite connaissance de ma position et des choses qui m'entouraient. Tout à coup, un étranger entra dans ma chambre, sans heurter. Je distinguai dans sa figure la bonté et la fermeté de caractère. Mais quoiqu'il fût assez bien mis, il portait sur lui des mesures, des agents chimiques et des outils qui lui donnaient un air très-étrange. L'étranger s'avança vers moi et me dit en étendant la

main: «Comment va votre zèle?» Je pensai d'abord qu'il voulait s'informer de ma santé, et je fus réjoui d'entendre le dernier mot; car j'étais assez satisfait de mon zèle —et je ne doutais point qu'il ne fût content quand il en connaîtrait les proportions.

Instantanément, j'eus la conception de mon zèle comme d'une quantité physique; et mettant ma main dans mon sein, je le sortis et le lui présentai pour l'examiner. Il le prit, et le plaçant sur ses balances, il le pesa soigneusement. Je l'entendis dire: «Cent livres.» Je pus à peine retenir un cri de joie. Mais j'aperçus son air sérieux, lorsqu'il prit note du poids, et je vis aussitôt qu'il n'en avait tiré aucune conclusion, mais qu'il avait l'intention de poursuivre ses recherches.

Il réduisit la masse en poudre et la mit dans un creuset qu'il plaça sur le feu. Lorsqu'elle fut entièrement fondue, il l'ôta de dessus le feu et la laissa refroidir. Elle se congela en refroidissant, et lorsqu'elle fut ôtée du creuset, elle parut divisée en une série de couches qui se séparèrent toutes à l'attouchement du marteau et furent sévèrement éprouvées et pesées, l'étranger prenant des notes détaillées, à mesure que l'examen se poursuivait. Lorsqu'il eut fini, il me présenta la note, et me jetant un regard mêlé de compassion et de tristesse, il ne m'adressa aucune parole, si ce n'est: «Dieu veuille vous sauver!» Puis il quitta la chambre.

J'ouvris le billet et lus ce qui suit:

Analyse du zèle de Junius, Candidat à la Couronne de Gloire:—

POIDS BRUT: 100 LIVRES.—L'ANALYSE MON-
TRE QU'IL SE COMPOSE DE:—

Formalisme.	10 parties.
Ambition personnelle. . .	23 “
Amour de la louange. . . .	19 “
Esprit sectaire.	15 “
Orgueil de talent.	14 “
Amour de la domination. .	12 “

Zèle pur.

Amour pour Dieu.	4 “
Amour des âmes.	3 “

Total 100 “

J'avais été troublé par les manières singulières de l'étranger et particulièrement par son air et ses dernières paroles, lorsqu'il se retira; mais lorsque je regardai ces chiffres, je me sentis défaillir. Je m'efforçai mentalement de contester la valeur de ces chiffres, mais je fus soudainement porté à agir plus honnêtement par un soupir distinct, —presque un gémissement—de l'étranger, qui s'était arrêté dans l'antichambre, et par une obscurité soudaine qui tomba sur moi, par laquelle le papier devint tout à coup obscur et presque illisible. Je m'écriai soudainement: «Seigneur, sauve moi!» et je m'agenouillai vers ma chaise avec mon papier à la main, les yeux fixés dessus. Il devint tout d'un coup un miroir, et je vis mon cœur s'y réfléchir. Le calcul était vrai; je le vis, je le sentis, je le confessai, je le déplorai et suppliai Dieu, avec beaucoup de larmes, de me sauver de moi-même, et à la fin, avec un grand cri d'angoisse que je ne pus retenir, je m'éveillai.

J'avais prié les années passées pour être sauvé de la géhenne; mais maintenant je prie avec une ferveur infiniment plus grande, d'être sauvé de moi-même. Je n'ai pris aucun repos et je n'ai cessé de prier, jusqu'à ce que le feu purificateur soit descendu dans mon cœur et l'ait pénétré, le sondant, l'éprouvant, le fondant, le brûlant, le remplissant dans toutes ses parties, le sanctifiant tout entier à Dieu. Aujourd'hui, cette lumière et cet amour sont dans mon cœur; et lorsque prendront fin les épreuves et les

larmes de mon pèlerinage, j'espère m'agenouiller au ciel, aux pieds du divin Raffineur, et le bénir pour la révélation de ce jour qui me montra où j'en étais, et tourna mes pieds dans un meilleur chemin. Ce jour fut la grande crise de ma vie, et si, depuis, il y a eu quelque zèle et quelque profondeur dans mon travail pour le Seigneur, un plus grand sérieux et une puissance du St.-Esprit pour le salut des âmes, l'éternité dévoilera la relation intime de ces sentiments, avec la visite de ce Scrutateur des consciences, à la venue duquel je fus pesé à la balance et trouvé trop léger.—*Extrait*

Tempérance

Et je mis devant les enfants de la maison des Récabites des gobelets pleins de vin, et des tasses, et je leur dis: Buvez du vin. Et ils répondirent: NOUS NE BOIRONS POINT DE VIN. Jér. 35:5,6.

DISCOURS DE M. DODGE.

[Cet article est tiré d'un discours prononcé à Liverpool par M. DODGE de New-York City, dans une récente assemblée de la NATIONAL TEMPERANCE LEAGUE de Grande Bretagne.]

JE veux relater un fait que j'ai encore en mémoire, avant qu'il m'arrive de l'oublier. Ma résidence d'été se trouve sur notre beau fleuve l'Hudson, bordée, à la distance de cinquante milles de notre ville, par les habitations les plus nobles de nos riches citadins. Dans une de ces élégantes maisons, demeurait un des principaux avocats de New-York. Son épouse était une dame aimable qui avait reçu une éducation soignée, mais depuis plusieurs années, le sombre nuage de l'intempérance était suspendu au-dessus de cette résidence. C'est à peine si l'on voyait quelqu'un autour de cette maison durant l'été; mais un jour, la propriétaire vint frapper à ma porte et me demander un entretien privé. Elle m'ouvrit alors son cœur (je n'ai pas le temps de tout rapporter), et me dit que son mari avait des caprices périodiques, pendant lesquels il abandonnait sa maison et ses affaires à New-York, et passait deux ou trois semaines dans un continuel état de bestiale ivresse, au point qu'elle avait dû renoncer à toute société. Elle voyait qu'il déclinait peu à peu, et qu'il ne pourrait plus vivre longtemps, et elle me pria de vouloir venir lui parler, et voir si l'on pourrait faire quelque chose pour le sauver. Je savais que c'était un homme fier et hautain, et je demandai à Dieu de m'aider.

Je me rendis chez lui, et d'une manière aussi aimable qu'il me fut possible, je lui exposai la chose, lui montrant les dangers qui le menaçaient, et quelle en serait la conséquence inévitable, s'il ne changeait. Le résultat fut qu'il me promit solennellement de s'abstenir complètement de boissons alcooliques, et de se joindre à notre Société Nationale de Tempérance. Deux jours après, son père, un des avocats les plus éminents d'Amérique, et son frère, dont le nom est bien connu, non-seulement en Amérique, mais dans toute l'Angleterre, vinrent dans mon cabinet, et les larmes aux yeux, me tendirent la main, et me remercièrent pour ce que j'avais fait pour leur fils et frère. Je leur dis qu'il avait promis de venir le surlendemain au bureau de notre Société de Tempérance, pour signer l'engagement et que je désirais qu'ils vinsent avec lui. Ils me remercièrent et me promirent de venir. Le jour arriva, et tous trois furent reçus dans une de nos chambres particulières, et le père

me témoigna de nouveau sa reconnaissance pour ce que j'avais fait. Je me tournai vers lui et dis: «Cette heure est très-solennelle, c'est un pas décisif dans la vie de votre fils. Il est venu signer l'engagement de l'abstinence totale, et je désire que vous—le père—et vous—le frère—signiez l'engagement avec lui.» Alors cet homme âgé, (il était de grande taille) se leva de toute sa hauteur et dit: «Je ne pense pas, M. Dodge, que cela soit nécessaire! Je ne crois pas qu'il y ait aucune nécessité du tout.» Le frère dit la même chose. Je les pris à part et leur dit: «J'ai espéré sauver ce fils et frère, mais à moins que vous ne consentiez à faire le sacrifice vous-mêmes, et à vous joindre à lui, je n'ai que peu d'espoir de succès.» Ils déclinaient mon invitation. Je pris la liste d'engagement, et je la lus, et le frère que je désirais changer dit: «Je ne puis signer cela, M. Dodge. Je veux volontiers signer l'engagement de ne jamais toucher moi-même une goutte de boisson enivrante; mais je ne puis dire que je la retrancherai de ma table. J'ai des amis—mon père, mon frère et d'autres—et je ne voudrais pas les priver de leur liberté pour moi.» Je lui répondis: «Mon ami, après cinquante ans d'expérience, je vous déclare que votre seul espoir est de bannir toute boisson alcoolique de votre table pour toujours.» Il s'ensuivit qu'il signa un engagement compromis. Je retournai à la maison et je dis à ma femme: «Ce pauvre homme est perdu. Je pensais qu'il était sauvé, mais il est perdu. Ni le père, ni le frère ne sont disposés à faire aucun sacrifice pour lui, et il ne comprend pas suffisamment la philosophie de la chose pour dire qu'il veut bannir la boisson de sa propre table.» Il en résulta que, quelque six mois après, comme nous assistions à une grande fête, dans la maison du frère, je vis ce même jeune homme donner un verre de vin à la dame qui était venue me trouver chez moi, et elle le prit dans sa main. Comme je passais près de là, elle dit: «Voyez-vous, M. Dodge?»—«Oui, je vois.» Moins de trois mois après, à partir de ce jour, le pauvre homme mourait du *délirium tremens*.—*Temp. Record*

ABSTINENCE.

L'on entend quelquefois des personnes dire, à propos de la phrase impropre: *Signer la tempérance*, et qui devrait être, *faire vœu d'abstinence*: «Je ne veux pas me soumettre à une signature; on doit avoir la force de tenir un vœu sans poser son nom.» A ceci nous répondons:

L'on ne se soumet pas à sa signature, l'on se soumet à un vœu que l'on a déjà formé précédemment en soi-même; car la signature, sachons le bien, n'est que l'expression écrite du vœu, la formule extérieure d'un engagement intérieur. On peut former le vœu sans signer; c'est tout aussi bien, mais le vœu n'en est pas moins là qui vous lie; il est formé au dedans de vous, vous devez lui obéir, ou ce n'en serait pas un. La signature n'est donc qu'un accessoire, une règle qui donne à un certain nombre d'abstinents la facilité de se réunir en société, et de se connaître plus facilement.

On dira donc: «Je ne veux pas m'assujettir à ma signature; on doit avoir la force de s'abstenir sans poser son nom.» Eh! certainement! La signature n'est pas le vœu; ne le croyez pas. Si l'on vous demande: Signez-vous? cela ne veut dire autre chose que: Faites-vous le vœu d'abstinence? Et si vous répondez: «Je ne signe pas, mais je fais quand même le vœu», alors vous êtes abstinent, tout aussi bien que si vous aviez

donné votre signature, avec cette seule différence de forme qui fait que vous n'appartenez pas à telle ou telle corporation.

Qu'on ne pense donc pas qu'il faut avoir la force de s'abstenir sans signer; c'est comme si l'on disait qu'il faut avoir la force de s'abstenir sans vœu, ce qui serait un non-sens. Ceux qui disent cela sont précisément des personnes qui ont peur de l'abstinence, qui n'en veulent pas faire le vœu et qui s'échappent avec l'excuse qu'elles ne veulent pas se soumettre à une signature. Qu'on sache donc qu'on ne pose son nom que lorsque le vœu—mûrement discuté, examiné en soi-même et considéré dans tous les sens—est enfin dûment et formellement contracté dans son cœur, et qu'on ne se pose pas sous une misérable signature, mais sous un vœu solennel. Et que ceux qui refusent de signer ne disent pas qu'ils n'ont pas la lâcheté de s'assujettir à une signature, ce qui est très-absurde, mais qu'ils attendent plutôt d'être profondément convaincus en eux-mêmes, et d'avoir trouvé la force de faire l'engagement; alors ce ne sera pas contre une signature qu'ils se cabreront. Si pourtant ils avaient conservé leur aversion pour cette formalité extérieure, ils pourraient fort bien s'en passer, et personne ne s'aviserait de leur trouver à redire.

J. V.

MOISSONNER LA TEMPÊTE.

DEPUIS plusieurs siècles, le peuple de la Grande-Bretagne est connu par sa joyeuse hospitalité. Toutes les classes de la société ont pris l'habitude de boire des liqueurs alcooliques de diverses sortes. La coutume a été presque universelle, tant dans la vie publique que dans la vie privée; le public, dans la Grande-Bretagne, est au point où se trouvait le peuple des Etats-Unis, il y a cinquante ans, avant que la question de la tempérance fût agitée, lorsque l'habitude de boire était générale. On tenait cette habitude comme innocente, hygiénique, convenable et scripturaire. L'homme le plus sage s'abandonnait modérément à l'usage des boissons fortes.

Quel en a été le résultat? Aujourd'hui le vice de l'intempérance a pénétré dans la nation, et les hommes d'Etat, comme les philanthropes d'Angleterre ont été émus par le sentiment d'un péril national imminent, et cherchent à retenir le peuple loin du gouffre de l'ivrognerie. Quelque terribles que soient les ravages de l'intempérance en Amérique, ils semblent être plus grands et plus universels en Angleterre. Nous avons rarement vu une femme ivre dans les villes d'Amérique, mais un de nos amis en Angleterre dit qu'en parcourant les rues de Londres pendant une heure ou deux, le soir, il rencontra quarante-six femmes ivres, sur le côté de la rue qu'il parcourait, et qu'après une absence de quelque vingt ans, en visitant de nouveau Londres, et en parcourant les rues de nuit, comme il l'avait fait souvent auparavant, il jugea que l'intempérance s'était accrue d'au moins deux cents pour cent. Nous avons à peine vu en Amérique une femme entrer dans une auberge; sans doute que plusieurs le font; mais nous avons vu ces maisons à Londres remplies et pressées par des hommes et des femmes qui allaient noyer dans le verre vertu et raison.

Mme. Wm. Saunders écrit au journal, «London Daily News», qu'ayant obtenu du chef du bureau des statistiques à Washington un compte détaillé de la consommation des liqueurs alcooliques dans les Etats-Unis, elle trouva qu'elle se montait à 2,325,000,000

de francs par année, ou environ 50 francs pour chacun des 50 millions d'habitants des Etats-Unis et que, au même taux, la Grande-Bretagne, avec une population de 33 millions d'habitants consommerait pour environ 1,700,000,000 de francs en liqueurs par an, tandis que la consommation est actuellement de 3,550,000,000 de francs, avec un excès de 1,850,000,000, et que la consommation des boissons alcooliques dans le Royaume Uni est plus que double de celle de la même population dans les Etats-Unis. Depuis 1870, la consommation dans les Etats-Unis a diminué, tandis que, durant la même période, elle a crû, dans le Royaume Uni, de 2,950,000,000 à 3,550,000,000.»

Ces effrayantes statistiques nous montrent les funestes résultats dans ce pays des habitudes populaires de boire. Ils ont semé le vent, ils récoltent la tempête. Non-seulement la population laborieuse, la force et le nerf de chaque nation, s'est démoralisée, mais l'extrême pauvreté l'a fait descendre dans la fange. Le pain qui est accordé par un Dieu bienfaisant est changé en poison, par le terrible procédé de la distillation, et la nourriture qu'il donne pour suppléer aux besoins du peuple, et le garder en force et en vertu est employée pour l'avilir et le rendre incapable de travailler, et le plonger dans les profondeurs du vice.

On lit dans le journal, «London Times»: «Il y a quelque chose d'extrêmement irritant dans le fait qu'une grande partie de la moisson, ramassée avec infiniment de peines et de soin, au lieu d'ajouter à la richesse nationale et de donner de riches revenus, soit versée, sous la forme de feux liquides, dans les gosiers des nations qui la recueillent, et au lieu de les laisser plus sages et plus heureux, elle tend à les appauvrir par des habitudes vicieuses et énervantes.» En outre, des crimes de la plus brutale description directement causés par l'usage des boissons fortes, vont continuellement en augmentant et tous les vices qui amoindrissent les forces physiques, morales et nationales, suivent le chemin que leur trace la coupe enivrante. Il est grand temps que les chrétiens de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis et de tous les pays chrétiens élèvent leurs voix, et avec des sons de trompettes, avertissent les hommes de leur danger et de leur péché. Que ceux qui sont encore libres de l'enchantement funeste de la boisson prennent garde aux ruses du tentateur; et que ceux qui font le premier pas sur cette pente rapide, se détournent aussitôt, pour assurer leur propre salut et pour éviter d'en entraîner d'autres à la ruine.—*Christian.*

Ecole du Sabbat.

QUESTIONS BIBLIQUES POUR ÉCOLES ET FAMILLES.

LEÇON XVII.

LA PROSTITUÉE ET SES FILLES.

1. QUELLE paraît être la conclusion raisonnable que l'on peut tirer des faits précédents?—Que le terme Babylone ne s'applique pas seulement à la papauté, mais aussi à d'autres églises apostates.
2. A quoi répond l'église de Rome?—A la prostituée d'Apoc. 17.
3. A quoi répondent maintes églises qui sont sorties de l'église de Rome?—Aux filles de la prostituée.
4. Que dit Lorenzo Dow de l'église de Rome?—«Si elle est la mère, quelles sont les filles? Ce doit être les églises corrompues qui sont sorties d'elle.»
5. Que dit Alexandre Campbell de quelques-unes de ces églises corrompues?—«Beaucoup d'as-

semblées de culte, maintenant, ne sont pas des Eglises de Jésus-Christ, mais les filles légitimes de cette mère des impudicités, l'église de Rome.»

6. Qu'est-il dit dans le «RELIGIOUS ENCYCLOPEDIA»?—L'auteur du livre de l'Apocalypse dit qu'il entendit une voix du ciel qui disait: «Sortez de Babylone, mon peuple, afin que vous ne participiez point à ses péchés, et que vous n'ayez part à ses plaies.» Si de telles personnes se trouvent dans la mère des impudicités, on en peut déduire avec moins d'hésitation que de telles personnes sont unies à ses filles impudiques.»

Remarque.—Ce qui suit est tiré de «OBERLIN EVANGELIST.» «Hélas, de quel objet, non, de quelle bagatelle terrestre n'a-t-on pas fait un rival au Seigneur, même dans l'église? «Elle a erré sur chaque montagne comme une prostituée.» «Elle a vagabondé sous tout arbre vert.» «C'est là qu'elle a dressé sa couche et qu'elle a fait sa demeure au lieu de demeurer avec son Seigneur.»

7. Que doit signifier le «vin de son impudicité?» Apoc. 14:8: 17:2—Les fausses doctrines qu'elle a gardées et enseignées.

8. Ces fausses doctrines sont-elles particulières à l'église de Rome.—Non, elles ne le sont pas.

LEÇON XVIII.

LA CHUTE DE BABYLONE

1. La proclamation d'Apoc. 14:18 précède-t-elle ou suit-elle celle de l'ange des versets 6 et 7?—Elle doit l'avoir suivie.

2. Quand fut proclamé le message du premier ange?

3. Quand fut proclamé le message du second ange?

4. La chute dont il est ici parlé se rapporte-t-elle à Babylone la mère, ou à ses filles?—Elle doit se rapporter à ses filles, car l'église romaine a été dans une telle condition depuis des siècles.

5. Quel changement distinctif remarque-t-on dans la condition morale et spirituelle de quelques églises de ce temps?—Le journal RELIGIOUS TELESCOPE de 1844 dit: «Nous n'avons jamais été témoins d'une telle décadence générale de la religion, comme il en est de nos jours.»

6. Que dit le professeur Finney du collège d'Oberlin, dans la même année?—Il dit: «L'apathie spirituelle pénètre presque toutes choses et est terriblement profonde; c'est ce que dit toute la presse religieuse du pays.»

7. Quel autre témoignage rend-il?—Il dit: «Il est de plus en plus évident que beaucoup d'églises dégénèrent tristement. Elles se sont fort éloignées du Seigneur, et il s'est retiré d'elles, et les preuves en sont de plus en plus accablantes.»

8. Que dit le CHRISTIAN PALLADIUM de la même année?—«De tous côtés, nous entendons un cri douloureux, passant sur la brise du ciel, pénétrant comme les coups de vent des glaces du nord, —oppressant comme un cauchemar l'esprit des timides et ôtant toute énergie aux faibles—c'est que la tiédeur, la division, l'anarchie et la désolation détruisent les frontières de Sion.»

Remarque.—De semblables témoignages peuvent être donnés de membres des principales dénominations du pays.

LEÇON XIX.

CAUSES DE LA CHUTE ET RÉSULTATS DU MESSAGE.

1. Quelle fut la cause de cette désolation générale parmi beaucoup d'églises?—Elles rejetèrent le premier message qui venait d'être proclamé, et Dieu les rejeta également.

2. Se sont-elles relevées de cet état de décadence morale et d'apathie spirituelle dans lequel elles tombèrent alors?—On peut montrer par des preuves nombreuses qu'elles ne se sont pas relevées.

3. Quel sera le résultat final de cette apostasie?—Elles deviendront la demeure des démons, et la retraite de tout esprit immonde, et le repaire de tout oiseau immonde et exécrable. Apoc. 18:2.

4. Comment ceci sera-t-il amené?—Par l'influence du spiritisme, qui fait maintenant une triste irruption dans les églises. Voyez «Facts for the Times.»

5. Ce message doit-il être répété, ou un tel message doit-il être proclamé encore à l'avenir?—Voyez Apoc. 18:1-5, etc.

JE n'ose pas plus me fâcher que je n'ose maudire et jurer.—*Wesley.*

UNE bonne conscience est une fête continuelle; et un esprit paisible par Christ est avant-gout du ciel.

LES SIGNES DES TEMPS

„Heureux ceux qui font ses commandements“

BALE (SUISSE), JANVIER 1882.

J. N. ANDREWS, }
URIAH SMITH, } RÉDACTEURS

MARCHER AVEC DIEU.

IL est dit d'Hénoch qu'il marcha avec Dieu, et qu'il ne parut plus, parce que Dieu le prit. Gen. 5:24. Il est dit de Noé qu'il «fut un homme juste et plein d'intégrité en son temps, marchant avec Dieu.» Gen. 6:9. St.-Paul dit d'Hénoch: «C'est par la foi qu'Hénoch fut enlevé pour ne point mourir, et il ne parut plus, parce que Dieu l'avait enlevé, car avant d'avoir été enlevé, il avait obtenu le témoignage d'être agréable à Dieu.» Hébr. 11:5.

Hénoch et Noé étaient remarquables par leur piété. Mais nous ne devons point supposer qu'ils étaient ainsi remarquablement pieux parce que les circonstances qui les environnaient étaient favorables à la piété. Nous savons par le sixième chapitre de la Genèse que l'âge dans lequel ils vivaient se distinguait par son impiété. Une apostasie générale régnait à cette époque parmi les fils de Dieu, c'est-à-dire parmi ceux qui formaient son peuple. La polygamie fut le péché qui causa cet égarement général.

Nous savons par Jude 14, 15, qu'Hénoch était un prophète et qu'il avertit les hommes impies de la punition que Christ infligerait sur eux, lorsqu'il sera révélé du ciel avec ses anges puissants; et nous savons par 2 Pierre 2:5, que Noé était un prédicateur de la justice. Nous pouvons bien comprendre l'opposition que ces deux hommes avaient à rencontrer. Ils s'élevèrent comme prédicateurs de la vérité lorsque les fils de Dieu foulaient généralement cette vérité sous leurs pieds. Ils avaient à affronter l'accusation d'être des sectaires et de chercher à fonder une nouvelle secte.

Mais nous pouvons bien comprendre leur réponse: «Nous ne cherchons pas à fonder une nouvelle secte; nous cherchons à marcher dans les chemins des siècles passés et à persuader les autres de faire la même chose.» Mais leurs adversaires répondaient sans doute: «Nous avons toute l'église de notre côté. Et pensez-vous que ce soit très-modeste de vous élever contre toute l'église comme si quelques personnes pouvaient être plus sages que tous les fils de Dieu?» Mais à cela les serviteurs de Dieu répondaient: «Vous connaissez les commandements de Dieu et vous savez que vous vous en êtes éloignés, et vous savez aussi qu'il est injuste de nous appeler les fondateurs d'une nouvelle secte, lorsque nous ne faisons que vous inviter à revenir de votre apostasie, et à obéir aux commandements de Dieu.» Mais ces exhortations étaient sans effet. Hénoch ne pouvait pas convaincre ceux auxquels il s'adressait, mais il leur annonça que le Seigneur les convaincrerait de leur erreur lorsqu'il viendrait dans sa gloire. Jude 15. Et Noé, de la même manière, ne put convaincre

sa propre génération. Lui et sa famille furent sauvés dans l'arche, mais tout le reste du monde périt dans les eaux du déluge.

Nous sommes appelés à marcher avec Dieu, comme le firent ces deux anciens patriarches. Nos circonstances ne sont pas plus difficiles que n'étaient les leurs. C'était la grâce de Dieu qui les rendait capables de marcher avec lui, et c'est notre privilège de recevoir la grâce de Dieu en aussi grande mesure qu'ils la reçurent. Le prophète Amos dit que deux hommes ne peuvent marcher ensemble s'ils n'en sont point d'accord. Amos 3:3. Si nous désirons marcher avec Dieu, nous devons être d'accord avec lui. Si nous ne nous sommes jamais repentis de nos péchés, alors la repentance envers Dieu est le premier de nos devoirs. Notre volonté doit être perdue dans la volonté de Dieu. Nous aimons ce qui est mal, mais Dieu n'aime que ce qui est pur et bon. Notre nature doit donc être complètement changée par la grâce de Dieu. C'est ce que la Bible appelle la conversion.

Quand nous sommes convertis à Dieu, nous recevons par les mérites du sang de Christ le franc pardon de toutes nos transgressions passées, et nous recevons la grâce par laquelle notre nature est changée, de sorte que nous cessons d'aimer le mal et nous apprenons à aimer cela seul qui est bon. Beaucoup de gens supposent que l'œuvre de l'expérience chrétienne est alors achevée, mais en vérité, elle n'a fait que commencer. Nous avons commencé de marcher avec Dieu. Nous avons dès lors à marcher avec lui chaque jour et chaque heure de notre vie. Nous devons être vigilants dans la prière (1 Pier. 4:7); et nous devons prier sans cesse. 1 Thess. 5:17. Nous devons marcher avec Dieu dans nos actes publics et aussi dans les actes les plus secrets de notre vie. Nous devons marcher avec Dieu dans nos familles. Nous devons marcher avec Dieu dans nos transactions d'affaires. Nous devons être patients dans la tribulation. Nous devons être justes, non-seulement dans les grandes choses, mais aussi dans les petites choses. Nous devons parler selon la vérité. Lorsque nous faisons tort, nous devons confesser ce tort, et lorsque nous avons nui à quelqu'un, nous devons faire réparation. «O homme! il t'a déclaré ce qui est bon; et qu'est-ce que l'Éternel demande de toi, sinon de faire ce qui est droit, d'aimer la miséricorde, et de marcher dans l'humilité avec ton Dieu?» Mich. 6:8.

Si nous cherchons à marcher avec Dieu, il est plus que sûr que Satan viendra nous empêcher. Il cherchera à nous irriter, de sorte que nous devenions impatientes et que nous prononcions des paroles amères. Si nous sommes au service des autres, il cherchera à nous rendre infidèles. Si nous avons d'autres personnes à notre service, il cherchera à nous pousser à les opprimer dans leurs gages, et à être déraisonnables dans le service que nous exigeons d'elles. Il cherchera à nous pousser à la mauvaise foi dans les choses qui ne peuvent pas être facilement découvertes, et qui peuvent nous paraître de petites choses.

Si notre temps appartient aux autres, il nous tentera pour nous le faire dissiper. Si notre travail est fait pour d'autres, il nous poussera à le faire d'une manière imparfaite. Si nous pouvons changer un mauvais article contre un meilleur, en déguisant un peu la chose, ou en prenant avantage de la confiance que d'autres ont dans notre bonne foi, Satan nous tentera de le faire. Et quand nous aurons fait du tort dans l'une de ces choses, ou dans toutes, il nous tentera de manière que nous ne reconnaissons pas nos fautes, et que nous ne les redressons pas, de crainte de nuire à notre influence.

Si nous marchons avec Dieu, nous ne devons pas écouter Satan. A chaque pas, nous devons nous demander si ce que nous nous proposons de faire plaît à Dieu. Et dans tout acte, nous devons chercher l'honneur de Dieu et non point notre propre intérêt égoïste. La grâce de Dieu est suffisante pour nous. Si nous continuons de connaître le Seigneur, nous verrons que notre lumière augmentera comme la lumière du matin. Et quand notre course sera finie, notre fin sera semblable à celle d'Hénoch qui ne parut plus, parce que Dieu le prit. J. N. A.

LA GRANDE SEMAINE.

—OU—

LA PÉRIODE DE SEPT MILLE ANS CONSACRÉE
À L'ÉPREUVE ET AU JUGEMENT
DE L'HUMANITÉ.

Le jour du Jugement fut fixé avant la création du monde. Il fut établi avant la rébellion de Satan et de ses anges, car lorsqu'ils eurent péché, ils ne furent pas immédiatement jugés et punis, mais ils furent réservés pour être punis au jour du Jugement. Jude 6; 2 Pier. 2:4.

Il est donc évident que lorsque Dieu créa les anges, il arrêta le jour du Jugement. Il était nécessaire de déterminer un tel jour, lorsque Dieu créa les premières créatures intelligentes, car les anges, quoique innocents, furent mis à l'épreuve; et quand cette épreuve sera terminée, il devra être décidé s'ils ont été fidèles ou infidèles dans l'épreuve à travers laquelle ils ont passé. Un jour de Jugement a donc dû être établi pour marquer la fin de leur période d'épreuve; et c'est évidemment pour cette raison qu'ils n'ont pas été punis aussitôt qu'ils eurent péché; mais Dieu les a laissés pécher et il les laissera continuer ainsi durant toute la période qui doit s'écouler avant le jour du Jugement.

Ce jour du Jugement doit avoir été établi aussi tôt que la création des anges, car ils furent faits justiciables de ce jour, autrement ils n'auraient pu être réservés à sa décision avant d'être punis. Mais les anges existaient lorsque Dieu créa notre terre. Job 38:4-7; ce jour du Jugement fut donc fixé avant la création de notre terre et de la race humaine. Ainsi, le jour du Jugement étant fixé avant le péché de l'homme, n'arrive ni plus tôt ni plus tard, en conséquence de ce péché.

Lorsque Dieu créa l'homme, il le mit à l'épreuve comme il avait mis précédemment les anges. Après une courte période, l'homme pécha contre Dieu et attira sur lui la sentence de mort; mais comme il y avait quelques circonstances atténuantes dans le cas d'Adam, car il ne pécha pas avec une si grande lumière que le firent les anges, Dieu

trouva convenable de donner à l'homme une seconde épreuve de miséricorde, laquelle ne fut pas étendue aux anges.

Nous savons que cette seconde épreuve de la race humaine se terminera au jour du Jugement, de sorte que les hommes seront jugés au temps fixé dans l'origine pour le jugement des anges. Et nous avons toute raison de croire que si la race humaine n'avait pas péché contre Dieu, l'épreuve sous laquelle elle avait été placée d'abord se serait terminée au moment même où se terminer la seconde période d'épreuve, savoir au jour du Jugement. La première épreuve de l'homme devait déterminer s'il serait fidèle à Dieu et garderait son innocence; sa seconde épreuve est dans des circonstances beaucoup plus difficiles, car il doit recouvrer son innocence perdue, et dans cette épreuve même, il doit montrer sa fidélité.

Lorsque Dieu créa notre terre, il indiqua la période de temps qui devait s'écouler avant le jour du Jugement. Il employa six jours dans l'œuvre de la création et il se reposa au septième jour de toute son œuvre. Il sanctifia le septième jour pour être un mémorial éternel de l'œuvre de la création. Mais il paraît que Dieu avait le dessein d'indiquer par les sept premiers jours du temps la période assignée à l'épreuve et au jugement de l'humanité.

St.-Pierre dit qu'à l'égard du Seigneur, un jour est comme mille ans, et que mille ans sont comme un jour. 2 Pier. 3:8. Par ceci, nous pensons qu'il n'entend pas simplement que le jour du Jugement occupera une période de mille ans, quoique ce fait doive être révélé dans Apoc. 20, où il est parlé des deux résurrections; mais nous pensons que St.-Pierre veut dire aussi par cela, que la période consacrée à l'histoire de l'homme avant le jour du Jugement était aussi indiquée par les jours que Dieu employa dans l'œuvre de la création. Nous pensons donc qu'à la fin de six mille ans, à partir de la création, le jour du Jugement commencera et qu'il durera mille ans.

Ainsi nous avons pour l'épreuve et le jugement de l'humanité une grande semaine de temps—la période de sept mille ans. Cette période commença à la création, lorsque Dieu prononça la parole qui appela les éléments à l'existence, et elle se terminera par la destruction des méchants dans le lac de feu. Alors Dieu créera de nouveaux cieux et une nouvelle terre qui demeureront pendant des âges infinis, la demeure éternelle de ceux qui auront passé la période de leur épreuve et auront été approuvés au jour du Jugement. Avant le commencement de la grande semaine de temps, des âges infinis se sont écoulés pendant lesquels Dieu a existé. Et après l'expiration de cette grande semaine, les justes prendront possession avec Christ, d'un royaume qui n'aura point de fin. Ainsi, la période de sept mille ans est retranchée de l'éternité du passé et de l'avenir, et consacrée à l'épreuve et au Jugement de l'humanité.

Ceci a été la croyance des plus éminents serviteurs de Dieu, non-seulement durant toute la dispensation évangélique, mais aussi durant plusieurs centaines d'années avant le premier avènement de Christ, que la période de six mille ans, depuis la création, s'étendrait jusqu'au jour du Jugement. Et nous pensons que l'étude attentive de la chronologie de la Bible et des périodes prophétiques confirmera fortement cette manière de voir. Quoique les grandes périodes prophétiques de Daniel, chap. 8 et 12 ne marquent pas exactement le temps de la venue de Christ, elles ne se terminent évidem-

ment pas loin de cet événement; et nous trouverons dans notre examen que si l'âge du monde aux dates qui commencent ces deux périodes est ajouté aux périodes elles-mêmes, nous aurons dans chaque cas, bien près de six mille ans.

Nous aurons ci-après l'occasion de parler plus longuement sur ce sujet, et nous aurons aussi l'occasion de parler de l'année sabbatique et de l'année du Jubilé, de Lévi. 25, comme étant le type de la grande semaine de 7000 ans. Nous nous proposons de suivre l'histoire du monde durant chacune des périodes de mille ans, jusqu'au grand jour du Jugement, ou période finale de mille ans qui s'écoule entre la résurrection des justes et celle des méchants. Nous invitons tous nos lecteurs à étudier soigneusement la série d'articles que nous donnerons sur ce sujet, et dont le présent article est l'introduction.

DIMANCHE.

CHAPITRE I.

On ne doit pas employer le mot DIMANCHE dans la traduction d'Apocalypse 1:10.

UN correspondant italien attire notre attention sur Apoc. 1:10, «Je fus, en esprit, dans le jour du Seigneur», ou comme la plupart des traducteurs le donnent: «Je fus ravi en esprit un jour de dimanche». Et comme le mot dimanche est en français le nom propre du premier jour de la semaine, notre correspondant pense que ce passage prouve d'une manière conclusive que le premier jour de la semaine est un jour sacré. Mais cet argument n'est pas valable, comme nous allons le montrer.

St.-Jean dit seulement ceci: «Je fus, en esprit, dans le jour du Seigneur», mais il ne définit pas quel jour de la semaine c'est. La Bible de Lausanne traduit ceci littéralement: «Je fus, en esprit, dans le jour du Seigneur». C'est une traduction juste, car elle exprime exactement ce que dit l'original, sans y ajouter ou y retrancher quoi que ce soit. Mais la plupart des traducteurs français disent que Jean fut ravi en esprit un dimanche, par quoi ils font dire à Jean qu'il fut ravi en esprit le premier jour de la semaine.

Mais on pourrait nous demander: Le mot dimanche ne signifie-t-il pas jour du Seigneur et s'il en est ainsi, n'est-ce pas le mot propre que l'on doit employer dans la traduction d'Apoc. 1:10? Nous répondons que le mot dimanche signifie probablement jour du Seigneur, quoique plusieurs autorités affirment que ce mot est dérivé du latin *dies magnus*, et signifie simplement grand jour. Mais le mot dimanche est le nom que la langue française attribue au premier jour de la semaine, et comme il est généralement compris comme signifiant jour du Seigneur, nous ne soulèverons point la question de savoir si telle est sa vraie signification.

Mais quoique le premier jour de la semaine ait porté le nom de jour du Seigneur durant plusieurs siècles, il ne portait point ce nom au temps où Jean eut sa vision, ni ne le reçut, pour autant qu'on peut le voir dans l'histoire, que vers la fin du deuxième siècle. Il est donc incorrect au plus haut degré de traduire le terme jour du Sei-

gneur employé par Jean par le mot dimanche, qui est le nom défini du premier jour de la semaine. C'est comme si l'on faisait dire à Jean: «Je fus, en esprit, dans le jour du Seigneur, lequel est le premier jour de la semaine».

CHAPITRE II.

Le premier jour de la semaine ne portait pas le nom JOUR DU SEIGNEUR au temps où Jean eut sa vision.

MAIS on dit que, par le terme jour du Seigneur, St.-Jean doit avoir voulu dire le premier jour de la semaine, parce que ce jour était généralement connu de son temps sous ce nom. Mais cette affirmation est entièrement fautive, comme nous allons le voir. Le premier jour de la semaine est mentionné huit fois dans le Nouveau Testament et dans aucun de ces cas il n'est appelé le jour du Seigneur, ni d'aucun autre nom sacré. Le premier jour de la semaine est aussi mentionné plusieurs fois dans les écrits des Pères, avant l'an 200, mais dans aucun cas il n'est appelé jour du Seigneur. Si ce que nous avons dit est vrai, cela réfute efficacement l'assertion faite si souvent que le premier jour de la semaine était généralement connu au temps de St.-Jean par le nom de jour du Seigneur, et que pour cette raison, il se servit du terme jour du Seigneur, sans dire quel jour il signifiait.

Maintenant, nous en arriverons aux preuves. On dit que le premier jour de la semaine reçut le nom de jour du Seigneur par les apôtres, parce que Christ ressuscita des morts en ce jour. Personne ne peut savoir cela comme un fait, à moins de le tirer du Nouveau Testament. Nous voulons donc citer les différents passages dans lesquels le premier jour de la semaine est mentionné, les donnant dans leur ordre chronologique.

Matthieu écrivit son livre l'an 41 ap. J.-C., environ dix ans après la résurrection. Si le premier jour de la semaine avait été le jour du Seigneur, il l'aurait su. Il mentionne ce jour en parlant de la résurrection de Jésus-Christ; mais, quoiqu'on suppose que ce dernier événement ait donné à ce jour le titre de jour du Seigneur, il ne l'appelle que du nom de «premier jour de la semaine». Mat. 28:1.

St.-Paul écrivit sa première épître aux Corinthiens 26 ans après la résurrection de Jésus-Christ. Si le premier jour de la semaine a un titre sacré, St.-Paul doit l'avoir connu, et il eût été très-important qu'il reconnût ce jour par ce titre. Mais il l'appelle aussi simplement «premier jour de la semaine». 1 Cor 16:2.

St.-Luc écrivit son Evangile l'an 60 ap. J.-C., environ 29 ans après la résurrection de Christ, lorsque le titre de jour du Seigneur, s'il appartenait au premier jour de la semaine avait certainement besoin d'être placé dans le récit du Nouveau Testament. Mais Luc le mentionne en parlant de l'événement que l'on suppose avoir fait de ce jour le jour du Seigneur, et pourtant, comme Matthieu et Paul, il l'appelle simplement «le premier jour de la semaine». Luc 24:1.

Trois ans après avoir écrit son Evangile, ou 32 ans après la résurrection de Christ, St.-Luc écrivit le livre des Actes, dans lequel il mentionne une fois le premier jour de la semaine. Act. 20:7. Bien des personnes disent qu'en cette occasion, Luc mentionna le jour afin d'en établir le caractère sacré. S'il en est ainsi, il avait la plus forte

trouva convenable de donner à l'homme une seconde épreuve de miséricorde, laquelle ne fut pas étendue aux anges.

Nous savons que cette seconde épreuve de la race humaine se terminera au jour du Jugement, de sorte que les hommes seront jugés au temps fixé dans l'origine pour le jugement des anges. Et nous avons toute raison de croire que si la race humaine n'avait pas péché contre Dieu, l'épreuve sous laquelle elle avait été placée d'abord se serait terminée au moment même où se terminerai la seconde période d'épreuve, savoir au jour du Jugement. La première épreuve de l'homme devait déterminer s'il serait fidèle à Dieu et garderait son innocence; sa seconde épreuve est dans des circonstances beaucoup plus difficiles, car il doit recouvrer son innocence perdue, et dans cette épreuve même, il doit montrer sa fidélité.

Lorsque Dieu créa notre terre, il indiqua la période de temps qui devait s'écouler avant le jour du Jugement. Il employa six jours dans l'œuvre de la création et il se reposa au septième jour de toute son œuvre. Il sanctifia le septième jour pour être un mémorial éternel de l'œuvre de la création. Mais il paraît que Dieu avait le dessein d'indiquer par les sept premiers jours du temps la période assignée à l'épreuve et au jugement de l'humanité.

St.-Pierre dit qu'à l'égard du Seigneur, un jour est comme mille ans, et que mille ans sont comme un jour. 2 Pier. 3 : 8. Par ceci, nous pensons qu'il n'entend pas simplement que le jour du Jugement occupera une période de mille ans, quoique ce fait doive être révélé dans Apoc. 20, où il est parlé des deux résurrections; mais nous pensons que St.-Pierre veut dire aussi par cela, que la période consacrée à l'histoire de l'homme avant le jour du Jugement était aussi indiquée par les jours que Dieu employa dans l'œuvre de la création. Nous pensons donc qu'à la fin de six mille ans, à partir de la création, le jour du Jugement commencera et qu'il durera mille ans.

Ainsi nous avons pour l'épreuve et le jugement de l'humanité une grande semaine de temps—la période de sept mille ans. Cette période commença à la création, lorsque Dieu prononça la parole qui appela les éléments à l'existence, et elle se terminera par la destruction des méchants dans le lac de feu. Alors Dieu créera de nouveaux cieux et une nouvelle terre qui demeureront pendant des âges infinis, la demeure éternelle de ceux qui auront passé la période de leur épreuve et auront été approuvés au jour du Jugement. Avant le commencement de la grande semaine de temps, des âges infinis se sont écoulés pendant lesquels Dieu a existé. Et après l'expiration de cette grande semaine, les justes prendront possession avec Christ, d'un royaume qui n'aura point de fin. Ainsi, la période de sept mille ans est retranchée de l'éternité du passé et de l'avenir, et consacrée à l'épreuve et au Jugement de l'humanité.

Ceci a été la croyance des plus éminents serviteurs de Dieu, non-seulement durant toute la dispensation évangélique, mais aussi durant plusieurs centaines d'années avant le premier avènement de Christ, que la période de six mille ans, depuis la création, s'étendrait jusqu'au jour du Jugement. Et nous pensons que l'étude attentive de la chronologie de la Bible et des périodes prophétiques confirmera fortement cette manière de voir. Quoique les grandes périodes prophétiques de Daniel, chap. 8 et 12 ne marquent pas exactement le temps de la venue de Christ, elles ne se terminent évidem-

ment pas loin de cet événement; et nous trouverons dans notre examen que si l'âge du monde aux dates qui commencent ces deux périodes est ajouté aux périodes elles-mêmes, nous aurons dans chaque cas, bien près de six mille ans.

Nous aurons ci-après l'occasion de parler plus longuement sur ce sujet, et nous aurons aussi l'occasion de parler de l'année sabbatique et de l'année du Jubilé, de Lévit. 25, comme étant le type de la grande semaine de 7000 ans. Nous nous proposons de suivre l'histoire du monde durant chacune des périodes de mille ans, jusqu'au grand jour du Jugement, ou période finale de mille ans qui s'écoule entre la résurrection des justes et celle des méchants. Nous invitons tous nos lecteurs à étudier soigneusement la série d'articles que nous donnerons sur ce sujet, et dont le présent article est l'introduction.

DIMANCHE.

CHAPITRE I.

On ne doit pas employer le mot DIMANCHE dans la traduction d'Apocalypse 1 : 10.

UN correspondant italien attire notre attention sur Apoc. 1 : 10, «Je fus, en esprit, dans le jour du Seigneur», ou comme la plupart des traducteurs le donnent: «Jefus ravi en esprit un jour de dimanche». Et comme le mot dimanche est en français le nom propre du premier jour de la semaine, notre correspondant pense que ce passage prouve d'une manière conclusive que le premier jour de la semaine est un jour sacré. Mais cet argument n'est pas valable, comme nous allons le montrer.

St.-Jean dit seulement ceci: «Je fus, en esprit, dans le jour du Seigneur», mais il ne définit pas quel jour de la semaine c'est. La Bible de Lausanne traduit ceci littéralement: «Je fus, en esprit, dans le jour du Seigneur». C'est une traduction juste, car elle exprime exactement ce que dit l'original, sans y ajouter ou y retrancher quoi que ce soit. Mais la plupart des traducteurs français disent que Jean fut ravi en esprit un dimanche, par quoi ils font dire à Jean qu'il fut ravi en esprit le premier jour de la semaine.

Mais on pourrait nous demander: Le mot dimanche ne signifie-t-il pas jour du Seigneur et s'il en est ainsi, n'est-ce pas le mot propre que l'on doit employer dans la traduction d'Apoc. 1 : 10? Nous répondons que le mot dimanche signifie probablement jour du Seigneur, quoique plusieurs autorités affirment que ce mot est dérivé du latin *dies magnus*, et signifie simplement grand jour. Mais le mot dimanche est le nom que la langue française attribue au premier jour de la semaine, et comme il est généralement compris comme signifiant jour du Seigneur, nous ne soulèverons point la question de savoir si telle est sa vraie signification.

Mais quoique le premier jour de la semaine ait porté le nom de jour du Seigneur durant plusieurs siècles, il ne portait point ce nom au temps où Jean eut sa vision, ni ne le reçut, pour autant qu'on peut le voir dans l'histoire, que vers la fin du deuxième siècle. Il est donc incorrect au plus haut degré de traduire le terme jour du Sei-

gneur employé par Jean par le mot dimanche, qui est le nom défini du premier jour de la semaine. C'est comme si l'on faisait dire à Jean: «Je fus, en esprit, dans le jour du Seigneur, lequel est le premier jour de la semaine».

CHAPITRE II.

Le premier jour de la semaine ne portait pas le nom JOUR DU SEIGNEUR au temps où Jean eut sa vision.

MAIS on dit que, par le terme jour du Seigneur, St.-Jean doit avoir voulu dire le premier jour de la semaine, parce que ce jour était généralement connu de son temps sous ce nom. Mais cette affirmation est entièrement fautive, comme nous allons le voir. Le premier jour de la semaine est mentionné huit fois dans le Nouveau Testament et dans aucun de ces cas il n'est appelé le jour du Seigneur, ni d'aucun autre nom sacré. Le premier jour de la semaine est aussi mentionné plusieurs fois dans les écrits des Pères, avant l'an 200, mais dans aucun cas il n'est appelé jour du Seigneur. Si ce que nous avons dit est vrai, cela réfute efficacement l'assertion faite si souvent que le premier jour de la semaine était généralement connu au temps de St.-Jean par le nom de jour du Seigneur, et que pour cette raison, il se servit du terme jour du Seigneur, sans dire quel jour il signifiait.

Maintenant, nous en arriverons aux preuves. On dit que le premier jour de la semaine reçut le nom de jour du Seigneur par les apôtres, parce que Christ ressuscita des morts en ce jour. Personne ne peut savoir cela comme un fait, à moins de le tirer du Nouveau Testament. Nous voulons donc citer les différents passages dans lesquels le premier jour de la semaine est mentionné, les donnant dans leur ordre chronologique.

Matthieu écrivit son livre l'an 41 ap. J.-C., environ dix ans après la résurrection. Si le premier jour de la semaine avait été le jour du Seigneur, il l'aurait su. Il mentionne ce jour en parlant de la résurrection de Jésus-Christ; mais, quoiqu'on suppose que ce dernier événement ait donné à ce jour le titre de jour du Seigneur, il ne l'appelle que du nom de «premier jour de la semaine». Mat. 28 : 1.

St.-Paul écrivit sa première épître aux Corinthiens 26 ans après la résurrection de Jésus-Christ. Si le premier jour de la semaine a un titre sacré, St.-Paul doit l'avoir connu, et il eût été très-important qu'il reconnût ce jour par ce titre. Mais il l'appelle aussi simplement «premier jour de la semaine». 1 Cor 16 : 2.

St.-Luc écrivit son Evangile l'an 60 ap. J.-C., environ 29 ans après la résurrection de Christ, lorsque le titre de jour du Seigneur, s'il appartenait au premier jour de la semaine avait certainement besoin d'être placé dans le récit du Nouveau Testament. Mais Luc le mentionne en parlant de l'événement que l'on suppose avoir fait de ce jour le jour du Seigneur, et pourtant, comme Matthieu et Paul, il l'appelle simplement «le premier jour de la semaine». Luc 24 : 1.

Trois ans après avoir écrit son Evangile, ou 32 ans après la résurrection de Christ, St.-Luc écrivit le livre des Actes, dans lequel il mentionne une fois le premier jour de la semaine. Act. 20 : 7. Bien des personnes disent qu'en cette occasion, Luc mentionna le jour afin d'en établir le caractère sacré. S'il en est ainsi, il avait la plus forte

raison possible, pour donner au premier jour de la semaine le titre de jour du Seigneur, si ce titre appartenait à ce jour. Mais il l'appelle simplement le « premier jour de la semaine ».

Une année après que Luc eut écrit le livre des Actes, St.-Marc écrivit son Evangile. C'était l'an 64 ap. J.-C., environ 33 ans après la résurrection de Christ. Comme les autres écrivains sacrés avaient négligé d'appeler le premier jour de la semaine du nom de jour du Seigneur, il était certainement très-important que Marc n'oubliât pas, de donner ce titre à ce jour, s'il lui appartenait. Mais il mentionne deux fois ce jour, sans lui donner un titre sacré, mais l'appelant simplement « premier jour de la semaine ». Marc 16: 2, 9.

Ce sont là tous les exemples dans lesquels ce jour est mentionné dans le Nouveau Testament, avant que Jean fut banni dans l'île de Patmos, car l'Evangile de Jean, suivant le témoignage général des anciens écrivains, fut écrit après son retour de cette île. Il est donc certain que ce jour ne fut pas connu sous le nom de jour du Seigneur avant la vision de Jean dans l'île de Patmos, l'an 96.

CHAPITRE III.

Le nom de JOUR DU SEIGNEUR ne fut pas révélé à Jean dans sa vision comme titre du premier jour de la semaine.

MAIS on pourrait dire que le nom fut révélé à Jean comme le propre titre du premier jour de la semaine, dans sa vision à Patmos, et que Jean conféra ce titre sacré à un jour qui n'avait été connu avant l'an 96 que sous le nom de premier jour de la semaine. Mais s'il est vrai que St.-Jean apprit par révélation, dans cette île, qu'il devait nommer le premier jour de la semaine, jour du Seigneur, il aurait dit: « Je fus, en esprit, dans le jour du Seigneur, qui est le premier jour de la semaine. » Au lieu de ceci, il dit: « Je fus, en esprit, dans le jour du Seigneur », et il nous laisse le soin d'apprendre par la Bible, quel jour le Seigneur réclame comme sien.

Mais nous n'en avons point encore fini avec le témoignage de Jean. Quelques mois après sa vision dans l'île de Patmos, il revint de son exil, et écrivit son Evangile. Dans ce livre, il mentionne deux fois le premier jour de la semaine. S'il avait reçu quelque instruction à Patmos pour conférer le titre de jour du Seigneur au premier jour de la semaine, nous découvririons certainement ce fait, lorsqu'il mentionne le jour dans son Evangile. Mais quoiqu'il parle de ce jour deux fois dans son récit de la résurrection de Christ, il suit l'exemple des autres écrivains sacrés, et l'appelle simplement le « premier jour de la semaine, » et rien d'autre. Jean 20: 1, 19.

Ainsi nous avons donné les huit exemples dans lesquels le premier jour de la semaine est mentionné dans le Nouveau Testament, et ils fournissent la preuve la plus concluante que ce jour ne fut pas connu sous le titre de jour du Seigneur, au temps des apôtres. L'examen du Nouveau Testament établit deux choses: Premièrement, qu'aucun écrivain sacré n'appelle le premier jour de la semaine, jour du Seigneur. Deuxièmement, que Jean ne pouvait avoir reçu l'instruction de conférer le titre de jour du Seigneur au premier jour de la semaine, car si tel avait été le cas, lorsqu'il employa le terme jour du Seigneur dans Apoc 1: 10, il aurait dit que cela signifiait le premier jour de la semaine; ou lorsqu'il écrivit son Evangile, quelques mois plus tard, et qu'il men-

tionna dans cet Evangile le premier jour de la semaine, il aurait ajouté à ce nom le titre sacré de jour du Seigneur.

CHAPITRE IV.

C'est par fraude qu'on fait dire à IGNACE, THÉOPHILE et IRÉNÉE que le premier jour de la semaine est le Jour du Seigneur.

MAIS on dit que, quoique aucun des écrivains sacrés n'ait donné le nom de jour du Seigneur au premier jour de la semaine, les Pères de l'Église nous donnent une preuve positive que Jean avait l'intention de désigner le premier jour de la semaine, lorsqu'il parla du jour du Seigneur. Le premier des Pères que l'on cite pour prouver que Jean doit avoir voulu dire premier jour de la semaine, lorsqu'il parla du jour du Seigneur, est Ignace, évêque d'Antioche. Il était disciple et compagnon de St.-Jean. Son témoignage est tiré de l'épître que l'on dit qu'il écrivit aux Magnésiens.

Les paroles qui lui sont attribuées sont celles-ci: « Il ne faut plus observer le Sabbat, mais vivre dans l'observation du jour du Seigneur. » On donne ce témoignage comme une preuve décisive que St.-Ignace avait appris par St.-Jean à nommer le premier jour de la semaine le jour du Seigneur. Mais il y a deux objections fatales à cet argument. Premièrement. C'est que l'épître aux Magnésiens est condamnée par la généralité des savants et des critiques, comme une production que l'on prétend faussement être l'œuvre d'Ignace, mais qui fut écrite dans un âge postérieur. Secondement. C'est que même cette épître ne dirait rien concernant le jour du Seigneur, si ce n'était par une inexcusable fausse traduction. Les paroles de cette épître sont: « Vivre selon la vie du Seigneur », mais ceci est traduit: « Vivre dans l'observation du jour du Seigneur ». Or l'écrivain de cette épître n'a pas employé le mot *hemera*, jour, mais le mot *zoe*, vie. Il n'y a donc aucune excuse pour avancer que St.-Ignace appelle le premier jour de la semaine, jour du Seigneur, car ce n'est que par fraude qu'on lui fait dire cela. Nous parlerons plus longuement concernant St.-Ignace une autre fois.

On dit aussi que Théophile, qui devint évêque d'Antioche l'an 168 ap. J.-C., rend le témoignage suivant:

„La coutume et la raison réclament de nous que nous honorions le jour du Seigneur, considérant que ce jour est celui où notre Seigneur Jésus-Christ ressuscita des morts.“

Ceux qui citent Théophile ne donnent aucun renvoi de la place, dans ses écrits, où ce passage se trouve. J'ai examiné soigneusement chaque paragraphe des écrits complets de ce Père et cela plusieurs fois, sans y découvrir aucun témoignage semblable. Je suis donc forcé de dire que rien de ce qui est cité plus haut ne se trouve dans Théophile. La citation est une fraude que l'on ne saurait excuser.

Le témoignage de St.-Irénée est également cité avec la plus grande confiance, comme suit:

„Irénée évêque de Lyon, et disciple de Polycarpe qui avait été le compagnon des apôtres, dit (l'an 178 ap. J.-C.) que le jour du Seigneur était le Sabbat chrétien. Voici ses paroles: „Le jour du Seigneur, nous gardons tous le Sabbat, méditant la loi, et nous réjouissant dans les œuvres de Dieu.“

On avance ce témoignage de manière à donner le plus grand poids et la plus grande autorité à ces paroles. Il était le disciple de cet éminent martyr chrétien Polycarpe, et Polycarpe était le compagnon des apôtres. Bien des personnes supposent que ce

que dit Irénée est aussi digne de notre confiance que si nous pouvions le lire dans les écrits des apôtres. Irénée n'appelle-t-il pas le dimanche, Sabbat chrétien et jour du Seigneur? N'a-t-il pas appris ces choses de Polycarpe, et Polycarpe ne les a-t-il pas apprises des apôtres? De quel autre témoignage aurions-nous encore besoin prouvant que jour du Seigneur est le nom apostolique du dimanche? Mais je suis obligé de dire concernant ce remarquable témoignage d'Irénée, que chacune de ces paroles est une fraude. Et je demande respectueusement à ceux qui doutent de mes paroles de spécifier l'endroit où ce témoignage se trouve, dans les écrits d'Irénée.

CHAPITRE V.

TERTULIEN est le premier qui appelle définitivement le Premier Jour de la Semaine le JOUR DU SEIGNEUR, ce qu'il fit l'an 200 ap. J.-C.

CE n'est point avant d'arriver au temps de Tertulien, l'an 200 ap. J.-C., que nous trouvons quelque témoignage clair et défini dans lequel le premier jour de la semaine soit appelé le jour du Seigneur. Le Dr. Kitto dit que nous avons dans Tertulien le premier exemple authentique dans lequel le titre de jour du Seigneur est appliqué au premier jour de la semaine. Tertulien dit dans son livre, Sur la Prière, chap. 23:

„Le jour de la résurrection du Seigneur, [die dominico resurrexionis] nous devons nous abstenir non-seulement de nous agenouiller, mais de tout souci et de tout soin, renvoyant même notre travail, de peur que nous ne donnions lieu au diable. De même aussi à l'époque de la Pentecôte, période que nous distinguons par la même allégresse solennelle.“

On doit observer que Tertulien met ce qu'il appelle jour du Seigneur au même rang que la fête de la Pentecôte. Dans son livre intitulé, De Corona, sections 3 et 4, il nous donne une autre information importante. Il dit: « Nous estimons que jeûner et s'agenouiller le jour du Seigneur, pendant le culte, n'est pas légitime. » Il dit aussi qu'ils célébraient la période qui s'étend entre Pâque et Pentecôte de la même manière, et qu'ils faisaient des offrandes pour les morts, et que dans tous les actes ordinaires de la vie, ils faisaient le signe de la croix sur leurs fronts.

Tertulien nous donne ensuite les raisons pour lesquelles ils observaient le premier jour de la semaine comme jour du Seigneur, et pourquoi ils faisaient des offrandes pour les morts et le signe de la croix.

„Si pour ces règles, et d'autres semblables, vous insistez pour avoir un commandement positif de l'Écriture, vous n'en trouverez point. Vous trouverez que la TRADITION leur a donné naissance, que la coutume les a fortifiés et que la foi les a observés.“

Comme Tertulien nous fournit le premier exemple authentique dans lequel le terme jour du Seigneur est appliqué au premier jour de la semaine, et comme cette application devint générale peu après cette époque, nous avons un grand intérêt à savoir quelle raison Tertulien avait à donner de l'usage du terme jour du Seigneur. Il met l'observance de ce jour avec les offrandes pour les morts et avec l'usage du signe de la croix sur le front, et dit ensuite qu'il n'existe aucune autorité scripturaire pour ces choses et qu'elles reposent sur la tradition et la coutume. Si l'on nous dit que l'autorité donnée par Tertulien doit nous montrer que le dimanche est le jour du Seigneur, nous répondrons que, suivant la même autorité, nous devons faire le signe de la croix sur nos fronts, et faire des offrandes pour les morts. Mais on pourrait nous demander s'il n'y a point d'exemples authentiques

entre l'époque de St.-Jean et celle de Tertulien, dans lesquels le premier jour de la semaine soit mentionné. Nous répondrons que certainement il y en a, mais aucun d'eux ne donne de titre sacré à ce jour.

Justin Martyr nomme plusieurs fois le premier jour de la semaine «jour du soleil». Il le nomme deux fois le «jour après le Sabbat,» et deux fois aussi, il lui donne le nom de «huitième jour». La prétendue épître de Barnabas, écrite probablement vers l'an 140 nomme le premier jour de la semaine «le huitième jour.» Et Bardesane, vers l'an 187 ap. J.-C., l'appelle simplement «le premier jour de la semaine.» Ces hommes mentionnent certainement le premier jour de la semaine, et il est évident qu'ils ne connaissent aucun titre sacré pour désigner ce jour.

CHAPITRE VI.

Le SABBAT rappelle l'œuvre de Christ comme CRÉATEUR.

ON nous demandera: N'y a-t-il aucun moyen de déterminer ce que St.-Jean veut dire par le terme «jour du Seigneur»? Nous répondons que la Bible nous fournit sur ce point le témoignage le plus décisif. St.-Jean reconnaît le fait que, dans la dispensation évangélique, le Seigneur réclama un jour comme sien, et nous devons décider par la Bible quel jour est digne de cet honneur. Il n'est pas seulement vrai que le Seigneur n'a jamais nommé le premier jour de la semaine par le titre de jour du Seigneur, mais il est aussi vrai qu'il n'a jamais réclamé ce jour comme sien.

Le Seigneur a-t-il jamais réclamé un jour comme sien? Oui, au commencement Dieu sanctifia le septième jour, c.-à-d. qu'il le réserva pour lui, en le mettant à part pour un saint usage. Les premiers six jours de la semaine furent donnés à l'homme pour vaquer aux affaires de cette vie, mais le septième jour devait être consacré seulement au culte du Créateur. Gen. 2:2, 3. Lorsque la loi morale fut donnée, tout ceci fut rappelé. Dieu dit au peuple qu'ils pourraient employer six jours à leurs propres affaires, mais qu'ils devaient lui consacrer le septième jour en mémoire de la création. Ex. 20:8-11.

Plusieurs siècles après ces choses, Dieu parla au peuple par le prophète Esaïe, appelant le Sabbat «un jour saint à l'Eternel.» Esa. 58:13. Environ 800 ans après, notre Seigneur eut une controverse remarquable avec les Pharisiens, concernant la juste manière d'observer le Sabbat. Jésus dit qu'il était bon d'accomplir des actes de charité le jour du Sabbat, en faveur de ceux qui sont dans la détresse. Les Pharisiens prétendaient qu'il fallait négliger ces choses afin d'observer le Sabbat. Jésus affirma l'autorité qu'il avait de décider quelle était la manière juste d'observer le Sabbat, en disant que le Fils de l'homme est «Seigneur même du Sabbat.» Marc 2:28. Christ réclame le Sabbat comme son jour, en vertu de la consécration originelle de ce jour. Ses paroles, qu'il est «Seigneur même du Sabbat,» impliquent qu'il envisageait cet office comme un des plus honorables.

Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi ce jour doit appartenir à Christ, et pourquoi Christ a le droit de porter le nom de Seigneur du Sabbat. Le Sabbat fut mis à part pour commémorer la création des cieux et de la terre, et nous savons que Dieu créa toutes choses par Jésus-Christ. Col. 1:15, 16; Eph. 3:9; Jean 1:3. Le Sabbat

avait donc droit au titre de jour du Seigneur par autorité divine, lorsque Christ habitait parmi les hommes, et il avait droit à ce titre honorable depuis plus de quatre mille ans.

C'est étrangement pervertir les paroles de Christ, de prétendre, comme plusieurs le font, que si le Fils de l'homme est «Seigneur du Sabbat,» cela signifie qu'il doit le changer ou en détruire l'institution. Au contraire, le Seigneur du Sabbat doit être le protecteur et le gardien de cette institution, comme en étant le souverain légitime. Le Sabbat appartient à Christ, comme son jour, parce qu'il commémore la création des cieux et de la terre, et Christ était Celui par lequel toutes choses furent créées. Ces faits sont racontés dans la Bible. La distinction entre le jour que le Créateur s'est réservé et les six jours qu'il a donnés à l'homme sont indiqués dans le quatrième commandement de la loi de Dieu; et aussi longtemps que la loi de Dieu conservera son autorité, le septième jour demeurera le jour du Seigneur, et les six premiers jours demeureront appropriés à l'usage de l'homme, comme six jours ouvriers. Ezé. 46:1.

CHAPITRE VII.

La Bible témoigne que le Créateur se choisit le Septième Jour et donna à l'Homme les autres six jours de la semaine.—Si Dieu a jamais remplacé le Septième Jour par un des six jours ouvriers, la Bible doit nous prouver cela et non pas la Tradition.

DEPUIS l'époque de Tertulien, le premier jour de la semaine s'est élevé pour prétendre au titre de jour du Seigneur, par l'autorité de la tradition, comme Tertulien lui-même l'atteste. Mais le jour lui-même n'est pas plus mémorable dans l'histoire de Christ que ne l'est le jour de sa naissance, dont parle Luc 2, ou le jour de sa crucifixion dont parle chacun des quatre évangélistes, ou le jour de son ascension dont parle le premier chapitre des Actes. Mais aucun de ces jours n'est le jour du Seigneur, parce que le Seigneur n'a jamais réclamé aucun d'eux comme sien, et ceci est vrai, respectivement au jour de la résurrection de Christ, comme il en est vrai respectivement aux trois autres jours mémorables que nous avons mentionnés.

Nous avons l'autorité de la Bible pour soutenir que le septième jour appartient au Seigneur et que les six premiers jours appartiennent à l'homme. Ceux donc qui soutiennent que le Seigneur a mis de côté son saint jour et en a choisi un autre, doivent présenter l'autorité de la Bible, et établir le changement aussi clairement que ne l'est la consécration primitive du septième jour. Ils doivent montrer qu'il a abaissé le jour qu'il avait une fois sanctifié, et qu'il en a fait un des six jours ouvriers. Et ils doivent montrer qu'il a élevé un des six jours de travail pour être le saint jour qu'il a sanctifié. Ceux qui se croient capables de faire cela, sont invités à entreprendre cette tâche.

Si la prétention du premier jour de la semaine au titre de jour du Seigneur peut être soutenue par la Bible, qu'on le fasse. Mais si ceci est tout à fait impossible, alors que ceux qui craignent Dieu obéissent au quatrième commandement, au lieu de suivre la tradition par laquelle le premier jour de la semaine a été établi. Finalement, nous disons qu'il était parfaitement convenable que l'évangéliste qui commence son Evangile en déclarant que Christ était avec le Père au commencement, et que toutes choses furent faites par lui, parlât du jour qui célèbre cette création comme du jour du Seigneur.

PENSÉES CRITIQUES ET PRATIQUES

—SUR— L'APOCALYPSE.

EXPLICATION DU CHAPITRE 21:1-14.

LE NOUVEAU CIEL ET LA NOUVELLE TERRE.

VERSET 1. „Je vis ensuite un ciel nouveau et une terre nouvelle; car le premier ciel et la première terre étaient passés, et la mer n'était plus.»

PAR premier ciel et première terre, Jean veut sans doute dire ceux qui existent maintenant. Quelques personnes ont supposé que lorsque la Bible parle du troisième ciel, dans lequel se trouvent le paradis et l'arbre de vie, (2 Cor. 12:2; Apoc 2:7), elle parle du ciel qui est encore à venir, et que cela ne prouve pas qu'il y ait un paradis et un arbre de vie existant réellement maintenant. Elles se basent sur le fait que Pierre parle de trois cieux et de trois terres: ceux avant le déluge, ceux qui existent maintenant et ceux qui sont à venir. Mais toutes les théories basées sur ce seul fait sont renversées par ce premier verset d'Apoc 21, car Jean ne reconnaît que deux cieux et deux terres: ceux qui existent maintenant, il les appelle premiers, de sorte que les nouveaux cieux futurs seraient les seconds, et non les troisièmes, comme Pierre les compte. Il est donc certain que Pierre n'eut point le dessein de poser un ordre numérique, de sorte que nous parlions de l'un comme du premier, de l'autre comme du second et du dernier comme du troisième.

L'objet de son raisonnement était simplement de montrer que, de même qu'un ciel réel et une terre réelle ont succédé à la destruction de la terre, par les eaux du déluge, ainsi, un nouveau ciel et une nouvelle terre réels, émergeraient du renouvellement du système actuel par le feu. Il n'y a donc aucune preuve que la Bible, lorsqu'elle parle du troisième ciel, entende simplement le troisième état des cieux et de la terre, qui existent maintenant, car alors tous les écrivains de la Bible auraient compté cela uniformément. Ainsi tombent à terre les arguments de ceux qui entreprennent de contredire l'idée qu'il y ait littéralement un paradis et un arbre de vie actuellement.

Nous croyons que la Bible reconnaît trois cieux existant dans la constitution actuelle des choses; savoir, le premier ciel qui est peuplé par les oiseaux de l'air, le second qui est la région du soleil, de la lune et des étoiles, et le troisième, haut élevé au-dessus des autres, où se trouvent le paradis et l'arbre de vie, où Dieu a sa résidence et son trône, où St.-Paul fut transporté en vision, où Christ monta lorsqu'il quitta la terre, où il partage le trône de son Père comme Sacrificateur et Roi et où se trouve la Sainte Cité attendant les saints qui y entreront lorsqu'ils reprendront vie. Béni soit Dieu, que de ce splendide pays, des nouvelles nous aient été apportées, sur notre monde éloigné; et béni soit son saint nom qu'un chemin ait été ouvert de notre sombre terre, qui conduit, comme un sentier droit et lumineux à ces demeures bénies.

Versets 2-4. „Et moi, Jean, je vis la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, ornée comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis une grande voix qui venait du ciel, et qui disait: Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il y habitera avec eux; ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera leur Dieu, et il sera avec eux. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail; car ce qui était auparavant sera passé.»

Au moment où St.-Jean contemplait la Sainte Cité, descendant du ciel, d'auprès de

Dieu, une voix se fait entendre disant : « Voici le tabernacle de Dieu, avec les hommes, et il y habitera avec eux. » On en tire cette conclusion naturelle : c'est que le tabernacle mentionné ici est la Sainte Cité. Cette même cité est appelée dans Jean 14, la maison du Père, dans laquelle il y a plusieurs demeures. Si quelque objection s'élevait dans certains esprits, que ceci est un lieu trop permanent pour être appelé un tabernacle, nous répliquons que le mot tabernacle a parfois la signification d'une demeure permanente.

Et il semble que le grand Dieu fait sa demeure sur cette terre. Nous ne pensons pas que Dieu est confiné à cette terre, ou sur quelque autre des mondes qu'il a créés ; mais il a ici un trône, et la terre jouit tellement de sa présence, qu'on peut dire qu'il habite parmi les hommes. Et pourquoi penserait-on que c'est une chose étrange ? Le Fils unique de Dieu est ici comme gouverneur de son propre royaume ; la Sainte Cité qui est appelée la maison du Père et qui, comme on peut le supposer naturellement, est le lieu le plus beau et le plus glorieux de l'univers sera ici ; les armées célestes s'intéressent à ce monde peut-être plus qu'en tout autre ; oui, nous pouvons dire d'après une parabole du Sauveur, qu'il y a plus de joie dans le ciel pour un monde qui a été racheté, que pour quatre-vingt dix-neuf autres qui n'ont pas besoin de rédemption.

Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. Il ne fait pas cela littéralement, car il n'y aura point, dans ce royaume, de larmes à essuyer ; mais il le fait en retranchant toute cause de larmes.

Versets 5, 6. « Et celui qui était assis sur le trône, dit : Voici, je vais faire toutes choses nouvelles. Puis il me dit : Ecris-le ; car ces paroles sont véritables et certaines. Il me dit encore : C'en est fait ; je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin. Je donnerai gratuitement à boire de la source d'eau vive à celui qui a soif. »

Celui qui est assis sur le trône est le même qui est mentionné aux versets 11 et 12 du chapitre précédent. Il dit : « Je vais faire toutes choses nouvelles. » Non, Je vais faire des choses toutes nouvelles. La terre n'est pas détruite, anéantie, et une nouvelle créée, mais toutes les choses sont renouvelées. Réjouissons-nous, que ces paroles soient vraies et fidèles. Et quand cela est achevé, « tout est accompli. » Les ténèbres épaisses du péché ont disparu pour toujours de l'univers. Les méchants, racine et rameau, sont effacés de la terre des vivants, et le chant universel de louange et d'actions de grâce (Apoc. 5:13) s'élève à Dieu d'un monde racheté et d'un pur univers.

Versets 7, 8. « Celui qui vaincra, héritera toutes choses ; je serai son Dieu, et il sera mon fils. Mais pour les timides, les incrédules, les exécrationnels, les meurtriers, les fornicateurs, les empoisonneurs, les idolâtres, et tous les menteurs, leur part sera dans l'étang ardent de feu et de soufre, ce qui est la seconde mort. »

Les vainqueurs sont de la semence d'Abraham, et héritiers selon la promesse. Gal. 3:29. La promesse embrasse le monde (Rom. 4:13), et les saints se répandent sur la terre, non point comme serviteurs ou esclaves, mais comme propriétaires du sol.

Mais les timides, les incrédules, etc., ont leur part dans l'étang de feu et de soufre. Le mot « timides » a troublé quelques personnes consciencieuses qui ont eu une certaine espèce de crainte pendant le cours de leur pèlerinage. Il peut donc être bon de rechercher de quelle espèce de crainte il est parlé ici. Ce n'est point la crainte de notre propre faiblesse, ni celle de la puissance du tentateur ; ce n'est point la crainte de pécher ou de tomber en chemin, ou de ne pas

arriver au but. Mais c'est une crainte mêlée d'incrédulité ; une crainte du ridicule et de l'opposition du monde ; une crainte de se confier en Dieu et de marcher, comptant sur ses promesses. C'est la crainte qu'il nous est commandé de ne pas avoir (Esa. 51:7) ; c'est la crainte qui mène à la condamnation et qui conduira finalement ceux qui s'y laissent aller, dans l'étang de feu qui est la mort seconde.

Versets 9-14. « Alors l'un des sept anges qui avaient eu les sept coupes pleines des sept dernières plaies, vint à moi, et me dit : Viens, je te montrerai l'épouse, qui est la femme de l'Agneau. Et il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la grande cité, la sainte Jérusalem, qui descendait du ciel, d'en haut de Dieu. Elle avait au milieu d'elle la gloire de Dieu ; et sa lumière était semblable à une pierre très-précieuse, telle qu'une pierre de jaspe, transparente comme du cristal. Elle avait une grande et haute muraille, avec douze portes, et douze anges aux portes, sur lesquelles il y avait des noms écrits, qui sont les noms des douze tribus des enfants d'Israël : trois portes à l'orient, trois portes au septentrion, trois portes au midi, et trois portes à l'occident. Et la muraille de la ville avait douze fondements, sur lesquels étaient les noms des douze apôtres de l'Agneau. »

Ce témoignage montre positivement que la Nouvelle Jérusalem est l'épouse de l'Agneau. L'ange dit clairement à Jean qu'il lui montrerait l'épouse, qui est la femme de l'Agneau ; et nous pouvons être sûrs que l'ange ne le trompe pas, mais accomplit sa promesse à la lettre. Cependant tout ce qu'il lui montre, c'est la Nouvelle Jérusalem. Il serait inutile d'ajouter un mot, pour prouver que cette ville n'est pas l'Eglise, si la théologie populaire n'avait pas mystifié les Ecritures, au point de lui donner cette application. Cette cité ne peut donc être l'Eglise, parce qu'il serait absurde de parler de l'Eglise comme étant carrée, ayant un côté nord, un sud, un est et un côté ouest. Ce serait absurde de dire qu'elle a une muraille grande et haute, et dans cette muraille, douze portes, dont trois à chacun des quatre points cardinaux. Certainement, toute la description de la ville que nous avons dans ce chapitre, serait plus ou moins une absurdité, si elle était appliquée à l'Eglise.

St.-Paul, faisant allusion de nouveau à la même ville, dans les Galates, dit que c'est la mère de nous tous, parlant de l'Eglise. L'Eglise n'est donc pas la ville elle-même, mais les enfants de la cité. Et au verset 24 du chapitre que nous étudions, il parle des nations des sauvés qui marchent à la lumière de cette cité. Ces nations, qui sont les sauvés et constituent l'Eglise sur la terre, sont distinctes de la ville, à la lumière de laquelle elles marchent. Nous croyons donc que la ville est littéralement une cité, bâtie de tous les matériaux précieux qui sont ici décrits.

Mais comment ceci peut-il être l'épouse, la femme de l'Agneau ? Réponse.—L'inspiration a jugé bon d'en parler sous cette figure, et quant à nous, cela doit suffire. Il est premièrement parlé de cette image dans Esa. 54. Il est parlé dans ce chapitre de la Cité de la nouvelle alliance, comme étant désolée, pendant que l'ancienne alliance était en force, et que le soin du Seigneur était confiné aux Juifs et à l'ancienne Jérusalem ; mais il lui est dit que les enfants de celle qui était délaissée seront en plus grand nombre que les enfants de celle qui était mariée. De plus il lui est dit : « Ton mari est celui qui t'a faite », et la promesse finale faite à cette cité par le Seigneur, renferme une description qui ressemble beaucoup à celle que nous avons dans l'Apocalypse ; ainsi, « Voici, je vais mettre des escarboucles pour tes pierres, et je te fonderai sur des saphirs. Et je ferai tes fenêtres d'agates, et tes portes se-

ront de pierres de rubis, et toute ton enceinte de pierres précieuses. Ainsi tous tes enfants seront enseignés de l'Eternel. » C'est à cette promesse même que St.-Paul fait allusion et sur laquelle il commente dans les Galates, lorsqu'il dit : « Mais la Jérusalem d'en haut est la femme libre, et c'est la mère de nous tous. » Ici, St.-Paul fait donc une application inspirée de la prophétie d'Esaïe, où l'on ne saurait se tromper.

Nous pouvons ajouter à ceci le témoignage positif de ce vingt-unième chapitre d'Apocalypse, que nous avons devant nous. Il y a partout harmonie dans cette manière de voir. Nous avons Christ comme le Père de son peuple. Esa. 9:5. La Jérusalem d'en haut est appelée notre mère, et nous sommes les enfants ; et sous le symbole du mariage, nous avons Christ comme époux, la cité comme épouse, et nous, l'Eglise, comme invités. Il n'y a point ici de confusion des parties. Mais la croyance populaire, qui fait de la cité l'Eglise, et de l'Eglise l'épouse, exhibe l'excusable confusion de faire de l'Eglise, tout à la fois, la mère et les enfants, l'épouse et les conviés.

Les noms des douze apôtres sur les fondements de la cité montrent que c'est une ville chrétienne et non une ville juive ; tandis que les noms des douze tribus sur les portes montrent que tous les sauvés de cette dispensation, aussi bien que ceux de la première dispensation, sont comptés comme appartenant à l'une des douze tribus ; car tous doivent entrer dans la cité par l'une des douze portes. C'est ce fait qui explique ces exemples où les chrétiens sont appelés Israël, et où on s'adresse à eux comme aux douze tribus, comme dans Rom. 9:6-8 ; Jacq. 1:1 ; Apoc. 7:4, etc.

SANS EXCUSE.

L'ARRIVÉE du dernier jour n'est plus un événement incertain qui se perd dans la nuit du futur ; mais pour celui qui lit bien les pages de la prophétie et de l'histoire, il s'agit d'une réalité vivante, qui jette dès à présent sur un monde endormi les rayons de sa gloire lumineuse et les lueurs de son feu consumant.

Des événements précurseurs en grand nombre doivent précéder la grande journée, et néanmoins, plusieurs seront surpris par elle bien soudainement.

Quel sera l'étonnement de la multitude des mondains, quand ils envisageront leur condition et que les réalités du monde à venir fondront sur eux ! Elles seront si différentes de ce qu'ils avaient attendu, si contraires à leurs plans, si funestes à leurs espérances ! Ils ne pourront plus ni feindre, ni se faire illusion, et quelle stupeur, quel effroi les saisira ! Ils se trouveront soudainement pris dans l'inflexible étreinte de l'éternité ; ses décisions irrévocables les accableront et leur perte sera certaine. Combien, dans l'agonie du désespoir, se poseront cette question : « Pourquoi cela m'arrive-t-il ? » Et quelle sera la réponse qu'ils trouveront, si le Juge suprême, par une enquête solennelle, veut savoir pourquoi nul ne s'est préparé pour sa venue. Que lui répondra-t-on ? Quelle excuse pourrait les disculper ?

Diront-ils : Seigneur, le grand jour qui termine les destinées humaines devrait avoir été clairement annoncé dans les saints Livres ? Il le fut, leur sera-t-il répondu. De la Genèse à l'Apocalypse, la Bible est pleine d'allusions à ce sujet. La race humaine fut de bonne heure avertie. Dieu permit que notre race eût dès l'origine, en vue le moment solennel dans lequel finirait le temps.

de l'épreuve, alors que l'impie recevrait sa rétribution méritée et le juste sa glorieuse récompense, afin de la préparer à ces scènes émouvantes.

Les saintes Ecritures étaient entre vos mains, nous dira-t-il; vous auriez pu vous-mêmes en faire la lecture. Combien d'incrédules ou d'indifférents se trouveront interdits à l'ouïe de ce reproche! Diront-ils que des signes d'un événement aussi inattendu auraient pu leur être donnés, quelques phénomènes de la nature par exemple, qui marqueraient l'approche de la fin? On leur répondra que ces signes mêmes ont été manifestés. Le soleil devait être obscurci, la lune perdre sa clarté, les étoiles tomber du ciel, des signes étranges apparaître d'en haut et des convulsions souterraines se faire sentir d'en bas. Avant que le terme de la prophétie fût terminé, tandis qu'encore vous auriez pu échapper à la colère à venir, le pays fut rempli de Bibles contenant ces prédictions, ainsi que d'histoires vous prouvant le prochain accomplissement de ces dernières. Avez-vous daigné vous donner la peine de les comparer avec soin? Ici encore, ils devront se taire et seront couverts de confusion.

Diront-ils que l'état du monde moral et politique, tel qu'il sera dans les derniers jours, aurait dû être clairement décrit? On pourra leur répondre encore qu'il l'a été. L'écrivain sacré avait déclaré que dans les derniers temps l'iniquité abonderait, que les hommes méchants et séducteurs se corrompraient de plus en plus, que la colère des nations s'allumerait, et qu'il y aurait des guerres et des bruits de guerres accompagnés d'une grande perplexité. Les journaux contemporains faisaient tous mention de ces choses-là. En les lisant, tous les habitants du pays étaient effrayés du spectacle affreux que le monde présentait. Ne l'avez-vous pas lu? et n'en avez-vous point été étonnés? Pourquoi donc n'avez-vous pas su l'interpréter? Ici encore leur bouche sera fermée.

Pourront-ils dire encore que l'histoire des nations et la succession des empires auraient dû être prédits, de telle sorte que le monde pût savoir quels seraient les peuples qui apparaîtraient les derniers sur la scène de ce monde? ou lequel d'entre eux verrait terminer son histoire par l'établissement du règne de Dieu? On pourrait de nouveau leur répondre que de telles informations avaient été fournies par la prophétie. Celui qui en fait une étude est graduellement amené du sixième siècle avant Jésus-Christ, en passant en revue les événements successifs, jusqu'aux scènes de troubles qui caractériseront la fin; savoir l'anéantissement des nations et l'élévation de Michaël pour la délivrance de son peuple.

Chacun pouvait voir le dernier royaume de la terre, dans une condition telle que même la prévoyance humaine ne manqua pas de discerner sa décadence et de prédire le jour de sa ruine. Prîtes-vous alors, au moins la peine de vous enquérir de ce qui s'ensuivrait? Si vous ne l'avez pas fait, votre bouche sera fermée!

Diront-ils encore que des messagers divins auraient dû nous être envoyés pour nous avertir de l'approche du grand jour des épouvantements, qu'une proclamation aurait dû en être faite, l'annonçant par tout le pays? On pourra leur répondre qu'une telle proclamation a été entendue, car le monde ouït dire que des chrétiens honnêtes et humbles croyaient aux prophéties, tandis que des moqueurs soulevaient cette question souvent répétée: «Où est la promesse de son avènement?» C'est ainsi que leur dernière excuse leur fera défaut, car que trouveraient-

ils à dire de plus? Ils seront totalement interdits et condamnés, sans rémission.

Et, mes chers lecteurs, en ce qui regarde l'évidence de la venue du Seigneur Jésus, ils se trouvent aujourd'hui précisément dans la situation que je viens de décrire. Les déclarations de la Parole de Dieu, les signes visibles dans la nature, l'état des nations, la condition morale de l'humanité et la proclamation de l'arrivée du jour de la colère de Dieu sera manifestée, le dernier message de grâce enfin, nous sont tous exposés. Les yeux de tout l'univers observent maintenant la destruction finale de ces pouvoirs, car le terme de leur carrière aboutira, nous dit la Bible, à l'ouverture de l'éternité.—Voyez les pouvoirs ottomans et papals. Le prophète a déclaré que lorsque nous atteindrons les derniers jours, la domination de la petite corne, qui est la papauté, serait consommée et détruite de fond en comble.

Et quel a été le trait caractéristique de son histoire, pendant ces dernières années, sinon la chute de ses meilleurs soutiens? La domination temporelle du pape est maintenant entièrement supprimée, elle ne lui sera jamais restituée par le roi d'Italie. C'est un événement qui est à proximité de la fin. En même temps, nous entendons retentir le mot d'infailibilité, duquel a parlé le prophète, et qui est si rapproché de la destruction par le feu, de celui qui les a prononcés, que le prophète dit de ces grands mots qu'ils seraient prononcés au moment où s'accomplirait l'œuvre dévastatrice des flammes. Dan. 7: 9-11.

L'état des affaires dans l'empire ottoman est également frappant. Nous croyons que ce pouvoir est représenté dans l'Apocalypse, chap. 9: 14, et 16: 12, par le fleuve Euphrate. Quand surviendra sa ruine, la sixième des sept dernières plaies fondra sur le monde; car c'est à cette époque, d'après la dernière des citations précédentes, que ce fleuve doit être entièrement desséché. Or l'empire ottoman vacille déjà. Sa ruine immédiate est attendue de tous côtés. La Russie a manifesté l'intention de tenir peu compte des stipulations du traité de 1856. Ce traité restreignait entre autres choses les opérations hostiles de la Russie sur la mer Noire. Elle annonce donc le projet qu'elle a de rétablir les armements dans ces eaux et sur leurs côtes, ce qui se réduit à une déclaration de guerre contre la Turquie, car c'est dans le but de conquérir les possessions de la Turquie en Europe, lesquelles ont été si longtemps convoitées par la Russie, que ce mouvement est sur le point de se produire. Et quelle est la condition de la Turquie pour résister à son puissant ennemi du Nord? On sait que depuis la crise de l'empire ottoman dans l'été 1840, son pouvoir n'a été soutenu que par l'influence et les armes des autres nations. Elle n'a pas de ressources propres pour prévenir l'invasion. D'autres nations qui seraient disposées ou obligées de lui venir en aide, sont désemparées par des guerres récentes ou engagées dans de nouvelles luttes. La Turquie ne peut donc pas attendre d'elles grande assistance, et si une rupture s'opère, il ne restera pour elle plus d'espoir de salut; sa ruine sera inévitable.

Telle est la condition présente de deux puissances, sans parler des autres, dont l'histoire nous conduit vers la fin de toutes choses. L'observateur attentif ne peut manquer de prévoir leur désastre, mais qui prend la peine de s'enquérir, comme il pourrait le faire, dans la Parole de Dieu, de ce qui le suivra?

Au lecteur un peu réfléchi, nous posons cependant cette question: Quelle autre

preuve aurait-on pu donner encore de la fin prochaine du monde? Quelle autre évidence pourrait en être fournie et sous quel rapport la voudrait-on plus complète? Si les choses en sont là et que vous paraissiez en jugement à l'improviste, et non préparés, seriez-vous sans excuse?

Quelques traits caractéristiques de notre temps montrent que nous sommes dans un siècle de brillantes prétentions, mais de tristes réalités. Ses professions et ses pratiques, ses faits et ses théories, présentent un amas de contradictions. Il n'y a jamais eu tant d'apparence de religion, et si peu de son pouvoir efficace, jamais tant de personnes la professant et si peu la possédant, jamais tant d'assurance de paix et tant de préparatifs de guerre, jamais tant de signes de calamités et de dangers prochains, et jamais tant de sécurité de la part du peuple. Jamais la doctrine de l'ouverture immédiate du millénum temporel ne fut si universellement aimée et répandue, et jamais la société, sous toutes ses faces, tant sociales que morales et politiques, ne parut aussi insensée. Il n'y eut jamais une époque où l'argent fut répandu avec autant de profusion, et la misère si profonde et si commune. Il n'y eut jamais tant de remèdes, et tant de maux, réels ou imaginaires, tant de cures infailibles et tant de maladies et d'infirmités, de souffrances et de mort. D'une part, on ne vint jamais autant les progrès et l'avancement de notre race, tandis que de l'autre on fournit les preuves évidentes de sa décadence rapide, jusque dans les profondeurs de l'iniquité et du péché.

Et que prouve tout cela? Cela nous montre que les prétentions sur lesquelles se fondent les hommes ne sont que des fictions, et leur profession de l'hypocrisie. Ils sont disposés à tromper les autres, et à se tromper eux-mêmes. Voici le temps dont a parlé le prophète, en disant que l'iniquité des hommes méchants et séducteurs ira croissant, et qu'ils séduiront tout en étant séduits. Nous voyons leurs œuvres s'opérer sous nos yeux, ce qui prouve que nous avons atteint l'époque à laquelle se rapportent les paroles du prophète.

Il n'est rien que les hommes n'entreprendraient pour l'amour du gain. Au moyen de drogues insignifiantes, dont les marchands connaissent l'inefficacité, bien qu'ils affirment le contraire, ils gagnent la confiance des affligés et les trompent. «La vérité est tombée par les rues, la droiture n'y a pu pénétrer.» Cet état de choses ne s'améliorera point jusqu'à ce que Celui auquel appartient le règne de David ait pris possession de son trône. Nous nous réjouissons de ce que cet événement est à la porte. O Rois des rois, hâte cet heureux jour!

U. S.

UNE TERRIBLE TRAGÉDIE A NICE.

NOTRE correspondant à Nice nous informe de l'assassinat de deux personnes dans les rues de cette ville, le 14 décembre au soir, par un jeune Italien. L'instrument employé était un poignard, et chacune des victimes reçut plusieurs blessures mortelles. Ces meurtres semblent avoir eu pour mobile le vol, mais l'assassin était rendu furieux par la boisson enivrante qu'il avait bue.

Nous nous intéressons particulièrement à l'une de ces victimes, M. Bonhotel, qui était un évangéliste et missionnaire dans la ville, et par ce que nous apprenons de lui, nous croyons qu'il était un vrai chrétien. Il avait été un lecteur attentif de notre journal pendant l'année dernière, et c'était un homme qui aimait à étudier les vérités de la Parole

de Dieu. Lorsqu'il fut tué, il avait sous le bras un paquet de publications religieuses qu'il venait de recevoir pour la distribution.

Il fut frappé deux fois dans l'abdomen, et après un instant, il fut blessé au cœur. Lorsqu'il fut secouru, il ne pouvait plus parler, mais il indiqua la direction dans laquelle le meurtrier avait fui. L'assassin fut aussitôt arrêté, portant sur lui l'argent des victimes, et sur ses habits des taches de sang toutes fraîches. Il recevra sans doute la juste punition de ses crimes.

Nous appelons l'attention sur la position de la famille de M. Bonhotal. Il laisse une veuve dont la santé est faible et une famille de cinq enfants, dont un seul peut subvenir à sa subsistance. Comme la plupart de ceux qui servent la cause de Dieu fidèlement, le père ne recevait que ce qui suffisait à l'entretien de sa famille. Et maintenant qu'il est mort, sa veuve est laissée sans autre chose pour la soutenir que les promesses de Dieu.

Nous invitons les lecteurs de notre journal à contribuer au soulagement de cette famille. Que chacun donne quelque chose. Ceux qui en sont capables peuvent donner suivant ce qu'ils ont à cœur de faire, et les plus faibles dons envoyés par ceux qui sont pauvres seront aussi reçus avec reconnaissance. N'oublions point les afflictions des autres; nous ne savons point avec quelle promptitude les mêmes afflictions peuvent nous frapper.

Les personnes qui sont en France peuvent adresser leurs dons à M. Albert Ruegger, 6 rue du Pont-Neuf, Nice, (Alp. Maritim). Depuis la Suisse, on peut envoyer les dons au bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, et depuis d'autres contrées, à l'une de ces deux adresses, suivant la convenance. Les amis de M. Bonhotal s'efforcent d'aider à cette famille d'une manière sage et prudente.

L'ART DE GARDER LE SILENCE.

UN contemporain a dit que l'art qui, plus que tous les autres, demande d'être cultivé, c'est celui de bien parler. Nous différons. L'art que l'on devrait cultiver plus que tous les autres, est celui de garder le silence. Il n'y a rien de plus noble que l'homme qui peut se taire. Non pas que l'on doive toujours garder le silence (notre langue est faite pour s'en servir), mais il y a certaines occasions dans lesquelles le silence est la meilleure des réponses, et celle qui fait le plus d'effet. Lorsqu'un homme grossier vous parle rudement ou d'une manière impolie, lorsqu'on vous fait une question impertinente, lorsqu'une raillerie est cachée sous la forme d'une information, ou lorsque, ayant été appelé à parler sur une question de goût, votre opinion est ridiculisée, la meilleure réponse, dans de semblables occasions, est un silence imposant.

Le silence annonce une force réservée, un pouvoir dont on a le sentiment de la dignité, de l'autorité. Et rien, dans certains cas, n'a un effet aussi puissant que le silence qui provient du mépris. Nous aimerions qu'un artiste nous fit une statue du silence et que des copies de plâtre en fussent placées dans toutes les familles du pays.

Ulysse était le plus éloquent et le plus silencieux des hommes, et lorsqu'il fit sa soumission à Ajax, il se présenta avec un silence, comme nous le raconte le poète, qui avait plus d'éloquence et de grandeur que toutes les paroles qu'il aurait pu prononcer. L'homme ou la femme qui peut recevoir les reproches en silence, ou qui peut garder le silence, lorsque l'occasion le demande, possède

quelque chose que nous appelons grand et noble.

Ainsi, le Maître fut silencieux devant le curieux Pilate: «Mais Jésus se tut», et au milieu des railleries, des moqueries et des insultes, il garda un silence admirable, qu'il ne rompit que pour bénir. Il y a un temps pour se taire, comme un temps pour parler, et heureux est celui qui peut fermer la bouche devant le babil d'une âme frivole. Cultivez l'art du silence et ne cessez pas, jusqu'à ce que vos lèvres soient à jamais fermées et que votre langue oiseuse n'ait été condamnée à un silence éternel.—*Extrait.*

A LA JEUNESSE.

ALEXANDRE LE GRAND.

—SON—

EXPÉDITION EN EGYPTÉ.

PAR JACOB ABBOTT.

PREMIER ARTICLE.

APRÈS avoir achevé de subjugué Tyr, Alexandre commença son expédition d'Égypte. Sa route le conduisait à travers la Judée. C'était environ trois cents ans avant Jésus-Christ, et comme le passage du grand conquérant à travers le pays d'Israël eut lieu entre la période historique de l'Ancien Testament et celle du Nouveau, il n'en est point parlé dans le volume sacré.

Il y avait un écrivain Juif, du nom de Josèphe, qui vivait et écrivait peu d'années après Jésus-Christ, et par conséquent, plus de trois cents ans après Alexandre. Il écrivit une histoire des Juifs qui est très-intéressante, mais il aimait tellement à exagérer l'importance des événements de l'histoire de son pays, et à les embellir d'incidents merveilleux et surnaturels, que ses récits n'ont pas toujours été reçus avec une foi implicite. Josèphe dit que, comme Alexandre passait à travers la Palestine, il alla visiter Jérusalem. Voici, suivant son récit, les circonstances de sa visite:

La ville de Tyr, avant qu'Alexandre l'assiégeât, comme elle vivait entièrement de commerce et était entourée par la mer, devait dépendre des contrées voisines pour ses provisions de vivres. Les Tyriens étaient donc accoutumés d'acheter du blé en Phénicie, en Judée et en Égypte, et de le transporter sur leurs vaisseaux dans l'île. Alexandre, de la même manière, pendant le siège de la ville, vit qu'il devait dépendre des contrées voisines, pour ses provisions de nourriture. Il fit donc faire des réquisitions dans différents lieux, pour se procurer des vivres, entre autre en Judée. Les Juifs, suivant ce que dit Josèphe, refusèrent d'envoyer des provisions, disant que ce ne serait pas compatible avec la fidélité qu'ils devaient à Darius, sous le gouvernement duquel ils étaient.

Alexandre ne fit aucune attention à cette réponse, étant alors occupé du siège de Tyr; mais aussitôt que la ville fut prise et qu'il fut prêt à passer à travers la Judée, il dirigea sa marche contre Jérusalem, avec l'intention de la détruire.

Or le principal magistrat de la ville, en ce temps-là, celui qui avait le commandement de la ville, la gouvernant; il va sans dire, sous une responsabilité générale, envers le gouvernement des Perses, était le souverain sacrificateur. Son nom était Jaddus. Au temps de Christ, environ trois cents ans après ces choses, le nom du souverain sacrificateur, comme le lecteur s'en souviendra, était

Caïphe. Jaddus et tous les habitants de Jérusalem furent très-alarmés. Ils ne savaient que faire. Le siège et la prise de Tyr leur avaient inspiré à tous une idée profonde de la terrible énergie et de la puissance martiale d'Alexandre, et ils commencèrent à craindre une destruction certaine.

Jaddus offrit de grands sacrifices au Dieu Tout-Puissant, et l'on fit des prières publiques et solennelles pour implorer sa direction et sa protection. Le jour qui suivit ces services, il dit au peuple qu'il n'avait rien à craindre. Dieu lui était apparu en songe, et lui avait dit ce qu'il devait faire. «Nous ne devons pas résister au conquérant, dit-il, mais sortir à sa rencontre et lui faire bon accueil. Nous devons parsemer la ville de fleurs, et l'orner comme pour la célébration d'une fête. Les sacrificateurs devront être vêtus de leurs robes pontificales et sortir, et le peuple devra suivre en procession civique. C'est de cette manière que nous irons à la rencontre d'Alexandre, lorsqu'il s'avancera, et tous s'en trouveront bien.»

Ces directions furent suivies. Alexandre avançait bien déterminé à détruire la ville. Pourtant, lorsqu'il vit cette procession, et arriva assez près pour distinguer la figure et le vêtement du souverain sacrificateur, il s'arrêta, parut étonné et content, et s'avança au-devant de lui avec l'air du plus profond respect. Il semblait lui rendre une adoration et un hommage presque religieux. Chacun en était étonné. Parménion lui en demanda une explication. Alexandre fit cet étrange récit:

«Lorsque j'étais en Macédoine, avant de partir pour cette expédition, pendant que je repassais le sujet dans mon esprit, réfléchissant jour après jour aux moyens de conquérir l'Asie, j'eus une nuit un songe remarquable. Ce même sacrificateur m'apparut en songe, habillé justement comme il l'est maintenant. Il m'exhorta à bannir toute crainte, à traverser hardiment l'Hellespont, et à m'avancer au cœur de l'Asie. Il dit que Dieu marcherait à la tête de mon armée et me donnerait la victoire sur tous les Perses. Je reconnais ce sacrificateur comme la même personne qui m'apparut alors. Il a la même contenance, la même robe, la même stature, le même air. C'est par son encouragement et son aide que je suis ici, et je suis prêt à adorer et à servir le Dieu dont il fait le service.»

Alexandre se joignit au souverain sacrificateur, dans la procession, et ils retournèrent ensemble à Jérusalem. Là, Alexandre se joignit encore à eux et aux Juifs de la ville, dans la célébration des rites religieux, en offrant des sacrifices et des oblations suivant la manière des Juifs. Les livres qui sont réunis maintenant, dans nos Bibles imprimées, sous le nom d'Ancien Testament, étaient dans ce temps-là écrits séparément sur des rouleaux de parchemin et gardés dans le temple. Les sacrificateurs prirent parmi les rouleaux, celui qui contenait les prophéties de Daniel, et ils lurent et interprétèrent quelques-unes de ces prophéties à Alexandre, qu'ils considéraient comme se rapportant à lui, quoiqu'elles eussent été écrites plusieurs centaines d'années auparavant. Alexandre, comme le rapporte Josèphe, fut fort réjoui à la vue de ces anciennes prédictions et de l'interprétation que les sacrificateurs en faisaient. Il assura les Juifs qu'ils seraient protégés dans l'exercice de tous leurs droits, et spécialement dans leur culte, et il leur promit aussi que lorsqu'il aurait pris possession de la Médie et de la Babylonie, il prendrait leurs frères sous sa protection spéciale. Ces Juifs de la Médie et de la Babylonie étaient les descendants de cap-

LES SIGNES DES TEMPS

Le septième jour est le repos de l'Éternel, ton Dieu.

BALE (SUISSE), JANVIER 1882.

SOMMAIRE.

	PAGE
ARTICLES VARIÉS.—Histoire Intéressante des Obscurcissements du Soleil.	289
Le Paralytique.	290
Notre Influence.	292
Une Conversation concernant la Destinée de l'Homme.—La Maison Terrestre et la Maison Céleste.	292
Songe d'un Pasteur.	293
L'Art de Garder le Silence.	302
TEMPÉRANCE.—Discours de M. Dodge.	294
Abstinence.	294
Moissonner la Tempête.	295
ÉCOLE DU SABBAT.—Questions Bibliques.	295
ARTICLES DES RÉDACTEURS.—Marcher avec Dieu.	296
La Grande Semaine.	296
Dimanche.	297
Pensées Critiques et Pratiques sur l'Apocalypse.—Exp. du Chapitre 21: 1-14.—Le Nouveau Ciel et la Nouvelle Terre.	299
Sans Excuse.	300
Une Terrible Tragédie.	301
Notre Œuvre pour la Nouvelle Année.	304
Remarques sur Mat. 15: 11.	304
Reconnaissance.	304
Avis.	304
A LA JEUNESSE.—Alexandre le Grand.—Son Expédition en Egypte.	302
Alexandre et le Chef Africain.	303
Piété et Scepticisme.	303
CORRESPONDANCE.—Extraits de Lettres.	303

REMARQUES SUR MATTHIEU 15 : 11.

UN correspondant nous fait des objections sur ce que nous avons dit contre l'usage des liqueurs enivrantes, et il cite Mat. 15:11, pour montrer qu'un homme n'est point souillé par les choses qui entrent dans sa bouche. Mais tout passage de l'Écriture doit être interprété par les faits qui ont été la cause qui l'a fait prononcer ou écrire. Christ prononça ces paroles parce que les Pharisiens pensaient que ses disciples s'étaient souillés en mangeant sans s'être lavé les mains auparavant. Notre Seigneur parla de ce sujet directement, et ses paroles ne doivent point être considérées comme une permission de manger toutes les choses mauvaises que puisse désirer un appétit dépravé. Ces paroles justement interprétées signifient que si les disciples en prenant leur nourriture, venaient à avoir quelque peu de poussière sur leurs mains et à en avaler avec leur nourriture, ils ne seraient point souillés pour cela. C'est l'interprétation naturelle et juste de ce passage, et elle montre que les paroles de Christ ne devraient pas être employées pour excuser l'indulgence de l'appétit dans les choses mauvaises.

Supposez qu'un homme use du tabac, soit en le fumant, ou le mâchant, ou le prisant. Il souille littéralement sa chair et corrompt l'air que d'autres doivent respirer. Supposez qu'un homme fasse usage d'opium. En très-peu de temps, il aura détruit ses meilleures facultés et se sera rendu incapable d'avoir communion avec Dieu. D'autres substances exciteront les passions les plus viles et porteront l'homme à commettre des crimes dont il est même honteux de parler. Et pourtant l'usage de chacune de ces choses est excusé par ceux qui s'adonnent à ces goûts, par la fausse application des paroles de Christ, qu'un homme n'est point souillé par les choses qui entrent dans sa bouche.

Ce numéro de notre journal renferme le

récit d'une terrible tragédie qui se passa à Nice il y a quelques jours. Un homme ivre et furieux blessa mortellement deux hommes dans la rue. Et ceci n'est qu'un exemple, parmi le grand nombre de meurtres qui sont commis. Les meurtriers sont généralement ivres, et n'auraient point commis de meurtres, s'ils n'avaient pas été sous l'influence de liqueurs fortes. Notre ami dira-t-il qu'une boisson enivrante ne souille point un homme?

Mais il cite le cas de Timothée, à qui St.-Paul conseillait de boire un peu de vin, comme remède, à cause de sa mauvaise santé. 1 Tim. 5:23. Il n'y a point de preuves que le vin que Paul conseilla à Timothée de prendre fût du vin qui enivrait, et il est certain qu'avant ce conseil de Paul, Timothée ne buvait que de l'eau, et il avait pratiqué cette habitude, comme compagnon de Paul dans le ministère évangélique. Nous n'avons rien dit contre l'usage d'un peu de bon vin par les malades, lorsqu'ils sont dans le même état de faiblesse que Timothée. Mais ce passage n'excuse pas les gens en bonne santé qui usent librement du vin qui enivre. Pourtant tous ceux qui boivent des liqueurs enivrantes excusent leur conduite en citant 1 Tim. 5:23, quoique ce passage ne s'applique point à leur cas. Mais le commandement de Christ dans Mat. 16:24, «renoncer à soi-même» est adressé à tout membre de la famille humaine; cependant il est tout à fait laissé de côté par la plupart des personnes auxquelles il s'adresse.

A VIS.—Nous avons avisé dans notre dernier numéro que nous prendrions le remboursement par la poste en février, pour les abonnements qui commencent en janvier. Si quelques personnes ne pouvaient payer à cette époque, qu'elles veuillent bien nous en donner avis.

RECONNAISSANCE.

NOTRE bien regretté frère Emile L. Meyrat nous écrivit peu de jours avant sa mort une proposition qui fut imprimée dans notre journal; c'est que toute personne qui aurait la capacité et la volonté, donnât cinq ou six francs par mois, pour payer la dépense de la distribution gratis des SIGNES DES TEMPS, et il s'engageait lui-même à payer dix francs par mois. Suivant cette proposition, sa mère et son frère nous ont envoyé 60 frs. pour le but ci-dessus nommé, et une sœur du vallon de St.-Imier nous a aussi envoyé la même somme. Nous sommes reconnaissants pour cette assistance dans notre œuvre.

NOTRE ŒUVRE POUR LA NOUVELLE ANNÉE.

PLUSIEURS de ceux qui nous sont chers sont morts pendant l'année passée, mais Dieu nous a épargné pour voir le commencement de l'année 1882. Cela signifie que notre œuvre n'est pas encore achevée. Nous avons maintenant une courte période pendant laquelle nous pouvons travailler au salut des autres, et à notre propre salut, avec crainte et tremblement. Nous voyons le commencement de la nouvelle année, mais quelques-uns d'entre nous n'en verront point la fin. Nous devons travailler à l'œuvre de Dieu pendant qu'il est jour, car la nuit vient dans laquelle personne ne peut travailler.

Notre premier acte pour la nouvelle année doit être de nous consacrer sans réserve au service de Dieu, et aussi de deman-

der à Dieu le pardon des fautes que nous avons commises pendant l'année écoulée et de nous accorder la grâce de nous en garder à l'avenir. Si nous désirons recommander aux autres l'importance de la doctrine du prochain avènement de Christ, nous devons montrer par notre vie que cette doctrine nous porte à marcher avec Dieu. Si nous désirons recommander celle de l'observance des commandements de Dieu, nous devons, par la grâce divine, montrer que nous aimons Dieu suprêmement et notre prochain comme nous-mêmes.

Dieu nous a chargés de la responsabilité d'avertir nos semblables que le Jugement est à la porte, et de placer devant eux l'importance de la préparation nécessaire pour cet événement. Nous devons accomplir cette œuvre par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, soit en prêchant la Parole de Dieu, soit en distribuant des journaux ou des traités.

Durant l'année passée, nous avons envoyé gratuitement 31411 spécimens des SIGNES DES TEMPS et 7630 de la STIMME DER WAHRHEIT. Nous savons que beaucoup de bien a été accompli par cet effort, mais les dépenses ont été très-grandes. Nous désirons étendre cette œuvre durant l'année prochaine, et nous sollicitons la coopération de tous nos amis; notre œuvre ne peut être maintenue que par l'esprit de sacrifice. Nous espérons que beaucoup de personnes encourageront nos cœurs en montrant cet esprit.

J. N. A.

Épître Néphalienne à S. M. Léopold II, Roi des Belges—Poème in 8° Royal, 16 pages 1 fr.

CATALOGUE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LA SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR tient en vente les brochures et les traités suivants:

1. *Le Règne Millénaire. † 16 pages. 10 cts.
2. *Le Second Avènement; Objet et proximité de cet Événement, et Manière dont il aura lieu. 32 pages. 20 cts.
3. *Les Deux Trônes, représentant le Royaume de la Grâce et le Royaume de la Gloire. 32 pages. 20 cts.
4. *Le Jugement, ou les Enseignes de Daniel conduisant vers la Sainte Cité. 16 pages. 10 cts.
5. *Le Sanctuaire de la Bible. † 20 pages. 15 cts.
6. *Quel Jour Observerez-vous et pourquoi? 8 pages. 5 cts.
7. Explication de Matthieu Vingt-Quatre, ou Signes frappants de la Seconde Venue de Christ. 56 pages avec couverture. 50 cts.
8. Le Sabbat de la Bible. † 32 pages. 20 cts.
9. Le Premier Message d'Apocalypse. † 16 pages 10 cts.
10. Le Second " " " " " " 10 cts.
11. Le Troisième " " " " " " 20 cts.
12. Perpétuité des Dix Commandements. 40 pages. 25 cts.
13. *Les Souffrances de Christ. 32 pages. 20 cts.
14. *Les Deux Lois. † 16 pages. 10 cts.
15. La Loi et l'Évangile. 16 pages. 10 cts.
16. Le Sabbat dans la Prophétie. 32 pages. 20 cts.
17. *La Vérité Présente. 24 pages. 15 cts.
18. *L'Esprit de Prophétie. 16 pages. 10 cts.
19. Le Mémorial du Créateur. 16 pages. 10 cts.
20. Le Salut par Christ. 16 pages. 10 cts.
21. Christ dans l'Ancien Testament. 16 pages. 10 cts.
22. *Pouvons-nous Savoir? † 8 pages. 5 cts.
23. L'Avènement de Christ, sa Nature et la Purification du Sanctuaire. 48 pages. 30 cts.
24. Le Septième Jour. 8 pages. 5 cts.
25. *La Fin est-elle proche? 8 pages. 5 cts.
26. *Le Sabbat de l'Éternel. † 16 pages. 10 cts.
27. *L'Homme est-il Immortel? † 8 pages. 5 cts.

Les traités marqués d'un astérisque (*) sont aussi imprimés en allemand, et ceux qui sont marqués d'une croix (†) sont imprimés en italien.

S'adresser: Mr J. N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, Suisse.